POÉSIES COMPLÈTES

DE

CHARLES MONSELET

[illegible]

PAR

LOUIS CHEVALIER, gravé à l'eau-forte par LALAUZE



PARIS

[illegible]

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

Toronto 1968

POÉSIES COMPLÈTES

DE

CHARLES MONSELET

LIBRAIRIE E. DENTU, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR :

LETTRES GOURMANDES, Manuel de l'homme à table. 1 vol. gr. in-18 . . . . 3 fr.

LE PETIT PARIS, Tableaux et figures de ce temps. 1 vol. gr. in-18. . . . . 3 fr.

IMP. GEORGES JACOB, — ORLÉANS.



Imp A. Salmon

LES

POÉSIES COMPLÈTES

DE

CHARLES MONSELET

Avec un frontispice-portrait
par Louis Chevalier, *gravé à l'eau forte par* Lalauze



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1880



PRÉFACE



On m'a demandé, l'autre jour,
Dix lignes de biographie
Au bas de ma photographie;
Le vilain mot! le vilain tour!

Les voici : la ville de Nantes,
A qui je n'en saurais vouloir,
M'a vu naître, sans s'émouvoir
De mes facultés étonnantes.

Et puis, je suis devenu grand.
J'ai, sans paraître téméraire,
Juste la taille militaire;
Mais en largeur c'est différent.

Mon histoire est assez banale,
Car c'est l'histoire de tous ceux
Qui prennent pour la capitale
Un passe-port de paresseux.

L'amour m'a touché de son aile
A l'heure ordinaire ; et j'ai su
Comme on triomphe d'une « belle »
Et comme on l'aime — à son insu.

J'aurais pu souffrir davantage ;
Mais, de bonne heure, plein d'orgueil,
J'eus toujours le rare courage
De cacher les pleurs de mon œil.

Le principal étant de vivre,
Fidèle au : « Tel père, tel fils, »
Ma ressource devint le livre ;
Mon père en vendait, — moi, j'en fis.

Ma verve fut vite étouffée
Sous le journal, rude fardeau ;

La servante chassa la fée;
L'article tua le rondeau.

Quinze ans d'un pareil exercice
Ne m'ont laissé que — la malice.
Je suis par la prose envahi;
D'autres disent : — et par l'Aï.

Entre les noms dont se contente
Avec grand'peine maint rimeur,
Il n'en est qu'un seul qui me tente :
Poète de la bonne humeur.

Cela me suffit. Desbarrolle
A lu dans ma main, cet été,
Quatre-vingt-dix ans de gaîté;
Je veux l'en croire sur parole.





LE MÉDOC



LE MÉDOC

POÈME



I

Le pays de Médoc, c'est la verte oasis
Qui s'élève au milieu des landes de Gascogne;
Elle a des bois épais et des étangs fleuris,
Et des nappes de vigne aux sentiers infinis,
Belles à réjouir le poète et l'ivrogne.

Elle repose et tremble entre deux vastes eaux;
L'Océan la dévore, et le fleuve la berce;
La Garonne l'endort au chant de ses roseaux;
De son pied irrité la mer la bouleverse
Et change tous les jours ses dunes en tombeaux.

Le Médoc est charmant, il réjouit la vue :
J'aime ses bourgs ombreux dans l'horizon noyés,
Ses brouillards du matin et ses bas-fonds rayés,
Ses pins toujours tremblants que traverse la nue,
Ses innombrables ceps qui croissent par milliers,
Comme au pays normand font les petits pommiers.
L'âge d'or dans son sein a renoué la trame
Des anciens jours de paix, de labeur et de foi ;
Ses clochers ont des sons qui vont remuer l'âme ;
On y croit aux sorciers, on adore le roi.
Ce ne sont, au soleil, que joyeuses familles,
Jeunes femmes, enfants, brunes et fortes filles
Dans les sillons rougis suivant les chariots ;
Alertes compagnons aiguillonnant l'allure
Des grands bœufs mugissants, qui portent pour parure
Des grappes à leur tête en guise de grelots.
Ce ne sont tous les jours que danses et délires,
Que chansons et refrains s'envolent dans des rires,
Un tableau rencontré de Léopold Robert !

C'est le pays fertile. A l'entour, le désert.
A l'entour, l'étendue immobile et brûlante,

La terre qui se tait quand la lumière chante,
Le néant qui fait peur à l'âme et peur aux yeux.
A l'entour, la misère et sa nudité pâle ;
Le hâve paysan, frileux et souffreteux,
Hissé sur ses grands bois, avec son chien honteux,
Pourchassant en silence un noir troupeau qui râle ;
Le pêcheur dont on voit le talon s'essayer
Sur le sable endormi qui peut se réveiller...
Un jour sera, dit-on, où le vieux dieu Neptune
Cessera de briser ses leviers souverains
Et d'ébrécher son sceptre aux cailloux de la dune.
Jadis il a juré, par sa barbe aux longs crins,
Qu'il viendrait engloutir le Médoc, à la lune,
Avec tous ses tritons et ses vassaux marins!

II

Près du fleuve gascon, urne aux ondes moqueuses,
Entre Dignac, Loirac, Queyrac, Seurac, Civrac,
Au milieu des grands crus et des villas fameuses,
S'égare en vingt détours le bourg de Valeyrac.

De loin, on le pressent à ses plaines bénies,
A ses oiseaux bavards, à ses poudreux buissons,
A sa blanche fumée aux torsades bleuies.
C'est ce riant hameau que tous nous connaissons :
Les meules de foin vert à l'horizon groupées,
Les vaches, les canards et les petits garçons;
Des charrettes gisant dans un coin, éclopées ;
La place aux huit ormeaux ; l'église, vis-à-vis,
Où nous avons, enfants, communié jadis ;

Le bois, des deux côtés emprisonnant la vue,
Qui penche, sans un bruit, ses massifs noirs et lourds
Et finit au tournant de la maison prévue,
La maison du berceau qui sait nos heureux jours,
Et les jardins déserts où veillent nos amours !

On était en automne, et, par une embellie,
L'aurore se levait, frissonnante et pâlie ;
Ses voiles teints de pourpre échappés à ses doigts
Balançaient vaguement, comme une large écume,
Les coteaux d'orient endormis dans la brume,
Et jetaient cent lueurs aux tuiles des vieux toits.
Tout dans le fond du parc et parmi la grande herbe,
Ils allaient à pas lents, l'un sur l'autre appuyés,
Elle les yeux baissés, lui le regard superbe,
A travers la bruyère et les bleuets ployés.
Ses blonds cheveux étaient noués à la Diane,
Un lien de velours en dessinait le tour,
Et leurs anneaux tombant sur sa chair diaphane
Ombrageaient son épaule au limpide contour.
Un ruban qui flottait serrait sa taille fine ;
Elle avait mis à nu ses petits bras soyeux ;

Et, le long du chemin étroit et sinueux,
Passait et repassait la blanche mousseline,
Entre les arbrisseaux, entre les troncs noueux,
Comme une jeune fée à l'œil qui la devine.
Ces deux amants marchaient et se parlaient si bas
Que les lézards peureux ne s'en détournaient pas;
Coquelicots et lis saluaient leur passage;
Branches de s'agiter; et, du haut du feuillage
Où d'invisibles nids dérobent leur séjour,
Il leur tombait des chants de bonheur et d'amour!

Mais les parents suivaient. Leur entretien, sans doute,
A ce que je suppose, était moins attachant,
Car ils parlaient très-fort, et, d'instant en instant,
Coupaient par les sentiers pour abréger la route.
On devinait soudain, à les apercevoir,
La mère de Lucien et l'oncle de Nicette :
L'une au maintien pieux, toujours vêtue en noir,
Veuve encore attrayante et de mine discrète;
L'autre, obèse et rougeaud, campagnard enrichi,
Façon de Carabas engraissé par l'ennui.
Ces gens-là possédaient une ancienne futaie,

Séparée autrefois par une vive haie
Où s'épanouissait Avril à son retour,
Et par où les enfants s'entrevirent un jour.
Ils étaient bien petits, la haie était bien close;
« Les paroles passaient, mais c'était peu de chose[1]. »
Mais au printemps prochain, quand les rayons premiers
Revinrent entr'ouvrir les fleurs fraîches écloses,
O bonheur! leurs deux fronts gagnèrent les rosiers,
Et leur premier baiser s'échangea dans les roses.

Lucien partit un jour, sa mère l'ordonna :
Il allait à Paris terminer ses études;
Que de pleurs, de serments, de gages on donna
De part et d'autre! Adieu nos chères solitudes!
Adieu notre Médoc, notre bonheur ancien!
Nos chiffres enlacés sur l'écorce des chênes!
Adieu, jusques au jour des vendanges prochaines!
Nicette soupira tous les jours. — Et Lucien?...

[1] La Fontaine, *Pyrame et Thisbé.*

III

Vingt ans et voir Paris ! Fuir la province aimée,
Cette vieille nourrice au front doux et songeur ;
Voir derrière ses pas la porte refermée,
Sentir sécher l'adieu sur sa lèvre embaumée,
Et s'en aller où va tout enfant voyageur !
C'est le destin fatal. — Là-bas est la merveille,
Dit une voix trompeuse à qui l'on tend l'oreille.

Lucien connut Paris : et, comme la plupart,
Il se laissa gagner par de vaines chimères,
Qui, la perle aux cheveux et la flamme au regard,
S'en vinrent le chercher, un matin qu'à l'écart
Le souvenir faisait ses heures plus amères.
Il ne posa d'abord qu'un pied indifférent

Dans ce monde joyeux qui le trouva de glace ;
Mais bientôt — je ne sais quel charme l'attirant —
Il entra tout entier et demanda sa place.

Et ce fut de ce jour qu'à des épines d'or
Il déchira son cœur et perdit la sagesse ;
Et qu'à ce sol étroit attachant son essor,
Il ne s'occupa plus qu'à vieillir sa jeunesse.

Il connut de ce temps la sottise et les mœurs,
Dépouilla désormais ses anciennes humeurs.
Les femmes de toujours, les folles Cydalises,
Dont les jours ne sont rien qu'un vif enivrement,
Salamandres d'amour, de toute flamme éprises,
Passèrent près de lui dans leur essaim charmant ;
Elles ne mettent plus, ainsi que les marquises,
Ces mouches sur le front qui faisaient l'œil moqueur :
Les mouches d'à présent se portent sur le cœur.
Ce furent celles-là, Lucien, qui te perdirent,
Lorsqu'à ton cou d'enfant elles se suspendirent,
Et que, de tes trésors de tendresse amassés,
Elles t'eurent tout pris, sans t'avoir dit : Assez !

Si bien qu'à la vendange où l'attendait Nicette,
Quand s'en revint Lucien, espéré si longtemps,
Il n'était plus le même, — ô surprise inquiète ! —
Il avait vu Paris, il n'avait plus vingt ans.

IV

Allons, les vendangeurs, la cloche vous appelle !
Debout et travaillez ! c'est l'heure du réveil ;
L'horizon, que sillonne une jeune étincelle,
S'ouvre comme un cratère et vomit un soleil !

Et tous, dans le hangar où le maître les parque,
Comme un bétail grossier sur la paille étendu,
Hommes, femmes, enfants, — sans donner une marque
De mécontentement, de sommeil suspendu, —
Se lèvent pour avoir le pain qui leur est dû.
Ce sont des paysans aux formes athlétiques,
Taillés sur le patron des montagnards antiques,
Avec des nerfs d'acier et des poitrails velus ;
Un sayon en lambeaux couvre à peine leur torse ;

Leur chair, comme le buffle, est d'une épaisse écorce,
Et sans crainte de l'air ils pourraient aller nus.

Partons, mes vendangeurs, car le coteau ruisselle;
Il se dresse éclatant, ses flancs semblent fumer;
Il gémit sous la vigne : on dirait qu'il recèle
Une haleine puissante et prompte à s'enflammer.
Le cadavre géant de l'antique Cybèle,
Qu'au fond du sol ardent va chercher le rayon,
Se ranime et tressaille; — aux fentes du sillon
On croirait voir percer le bout de sa mamelle.

On part, musique en tête. On gravit le coteau,
On pose un pied glissant sur le sable qui grince;
Puis, à chaque sentier, la troupe se fait mince :
Ceux-ci sur le versant, ceux-là sur le plateau
S'égarent à loisir parmi les feuilles vertes;
La vigne a remué ses branches entr'ouvertes,
Et tous ont disparu comme sous un manteau.

Le bœuf regarde au loin, traînant l'essieu qui crie,
Car la charrette est pleine; et j'entends le bouvier

Traîner ses sabots lourds sur la terre amollie.
Le chien aboie et court ; — on arrive au cuvier.

C'est une cave immense, ou plutôt c'est un antre
Où le vin en courroux monte au nez dès qu'on entre,
Courant des piliers noirs au cintre surbaissé,
— Un temple de Bacchus dans le sable enfoncé. —
Comme un chœur de Titans, là sont d'énormes cuves
Où la liqueur mugit comme dans des étuves.
Douze à quinze garçons du matin jusqu'au soir,
Nu-jambes et nu-pieds, dansent dans le pressoir.
Une étrange vigueur en leurs veines circule :
On les dirait piqués par une tarentule ;
Sous leurs talons nerveux, rouges et ruisselants,
Dans la mare de bois les grappes s'éparpillent ;
Les raisins égorgés éclatent et pétillent ;
Ils courent éperdus, noyés, demi-saignants ;
Toujours monte et descend la brutale cheville,
Le danseur infernal les brise sans les voir,
La grappe aux longs bras nus comme un serpent sautille ;
La boisson turbulente écume, — tourne, — brille,
Et s'égoutte en chantant au fond du réservoir !

V

On n'avait pas encore atteint ces jours d'octobre
Où de bruit et d'éclat la terre se fait sobre.

La chaleur était grande. Au lit de l'occident
Le soleil retrempait son disque fécondant,
Fier encor, rejetant son manteau par derrière
Sur le seuil, où reluit une pourpre dernière,
— Tête sans diadème et lente à s'effacer; —
Tandis que, dans un coin du ciel lourd de l'automne,
L'autre roi réveillé qui murmure et qui tonne,
La foudre, se rangeait pour le laisser passer!
La prairie arrêtait ses herbes ondoyantes;
Immobiles, sans bruit, les vagues haletantes
Brûlaient et flamboyaient à ses derniers rayons;

Et la vallée aussi, d'arbres échelonnée,
Et de rouges vapeurs comblée et couronnée,
Dressait ses peupliers en muets bataillons ; —
Si qu'un vent étourdi les fouettant de ses ailes
Jaillissaient aussitôt des milliers d'étincelles !

Et le soir s'abaissait. Par la plaine et les monts,
Sous les cieux imprégnés d'une couleur orange,
Il courait en tous lieux une harmonie étrange,
De ces ranz inconnus et doux que nous aimons.
C'étaient des bêlements, des sifflets, des clochettes,
C'étaient des angélus, des grillons, des musettes,
Une hymne sainte et grave, un bruit sévère et lent :
C'était le bruit que fait le jour en s'en allant.

Tout dans le fond du parc, et parmi la grande herbe,
Ils allaient à pas lents, joyeux, — heureux déjà ;
Elle les yeux baissés, lui le regard superbe,
Comme si rien d'amer n'avait passé par là.
Des bonheurs d'autrefois ils renouaient la gerbe.

Comme on se séparait, Lucien saisit soudain

Une main qu'on laissa reposer dans sa main,
Et puis dit, d'un accent que le regard achève :
« Ce soir, près de l'étang... » Nicette avait frémi ;
Sa blanche main s'était retirée à demi,
Et, son œil s'entr'ouvrant comme au milieu d'un rêve,
Elle le regarda. Lucien la salua,
Et d'un air Don Juan à grands pas s'éloigna.

Plus tard, si vous eussiez suivi la sombre allée
Vers la pointe du bourg, au fond de la vallée,
Vous eussiez vu sans doute une ancienne maison,
Noirâtre sous le lierre et de chênes voilée ;
Une croix de Saint-Jean orne son vieux blason ;
Elle est haute et bardée en style de prison.
On la dirait déserte. Une seule croisée
Derrière s'ouvre un peu, petite, treillissée,
Des vases sur le bord, penchant sur un bassin.
On entendait alors le son d'un clavecin.

Nicette alla livrer sa tête rose et chaude
Au vent de la croisée ; et, le front dans les doigts,
Elle regarda fuir les horizons étroits.

Un ver luisant dardait sa flamme d'émeraude ;
Un vent plaintif courait dans un air vaporeux ;
Un linot réveillé chantait, fermant les yeux ;
Les feuilles bruissaient, les ronces endormies
S'agitaient comme au pas des gazelles amies.
Sous ces parfums d'amour sa tête s'inclina, —
Quand huit fois lentement la pendule sonna...
Elle eut peur et trembla. La fenêtre fermée,
Elle prit sa mantille et se mit à genoux.
Dans un brun cadre d'or la Vierge bien-aimée
Épanchait sur son front son regard le plus doux.

« Vierge, faut-il aller ce soir au rendez-vous ? »

VI

Sous les sombres tilleuls j'ai vu passer Nicette.
Elle marchait sans bruit et semblait inquiète.
On eût dit que ses pas l'effrayaient, et souvent
Elle se détournait pour écouter le vent.

C'était près de l'étang où se mire, étonnée,
La lune dans les joncs de vapeurs couronnée,
Et qui semble flotter, — fantastique tableau, —
Allongée et plissée à chaque rond de l'eau.

L'heure du rendez-vous était pourtant venue.
Nicette ressentait une peine inconnue,
Et disait fréquemment, cherchant à contenir
Le trouble de son cœur : « Comme il tarde à venir ! »

Puis elle s'asseyait au bord d'un banc de pierre;
Et, sa main s'en prenant à des touffes de lierre,
Elle les effeuillait, et d'un pied agité
Les enterrait au fond du gazon argenté.

Lucien n'arrivait pas. « O mon Dieu! disait-elle,
« D'où vient que mon front brûle et que ma foi chancelle?
« Patience! sans doute il n'est pas assez tard.
« Il ignore le mal que me fait son retard. »

Elle essayait alors de chasser sa tristesse.
La nuit versait partout une limpide ivresse,
Et les plantes ouvraient à son tiède baiser
Leur sein d'or où la mouche aime à se reposer.

« C'est étrange pourtant, » pensait la jeune fille,
Dont un tressaillement soulevait la mantille;
« La campagne est ce soir si douce à l'entretien,
« Cette nuit est si belle et rayonne si bien!

« C'est qu'il ne m'aime plus; et je suis effacée
« De son cœur à présent comme de sa pensée.

« Notre amour a duré notre enfance, c'est tout;
« Le ciel n'a pas voulu m'entendre jusqu'au bout. »

Et Nicette penchait, entre ses mains voilée,
Sa jeune tête pâle et toute débouclée.
La brise s'en jouait, et courait par moment
Sous les sombres tilleuls harmonieusement.

Déjà, bande joyeuse! au bas de la vallée,
Les vendangeurs dansaient sous la treille étoilée.
Mais, traversant les prés, la danse et la chanson
Expiraient auprès d'elle ainsi qu'un faible son.

Pourtant, la pauvre enfant, elle espérait sans cesse.
Comme des diamants tombés dans l'herbe épaisse,
Ses pleurs longtemps tenus se répandaient tout bas, —
Elle attendait toujours. — Lucien ne venait pas.

C'est qu'à l'heure où, cédant à sa pensée indigne,
Il accourait vers elle en traversant la vigne,
Un remords généreux, au détour du chemin,
Comme un ange du ciel l'avait pris par la main.

Tout à coup, du milieu de son insouciance,
S'éleva contre lui sa jeune conscience;
Et, dans la nuit sereine, il se sentit broncher
Lorsqu'il se demanda ce qu'il allait chercher.

Alors il reporta ses regards en arrière;
Sa jeunesse à son cœur remonta tout entière,
Et, retrouvant soudain son amour d'autrefois,
Il s'enfuit en cachant sa tête entre ses doigts.

VII

Un petit cabinet, — nu, — blanc; — une croisée
Ouverte, — un lourd rideau tout trempé de rosée;
Devant un noir pupitre un jeune homme, — c'est tout.
Au dehors la campagne, et le calme partout.
Il travaille. Un rayon égaré s'éparpille
Dans un coin du plancher dont la poudre scintille;
Une brise suave agite l'air tiédi
Qu'emplit de son bourdon un frelon étourdi.
L'angélus argentin tinte au fond du village;
Dans un arbre, — à côté, — les oiseaux font tapage.

Il écrit. Son front clair est à demi-penché,
Comme fait un poète à son livre attaché.
C'est Lucien; il écrit une lettre à Nicette,

Un lettre d'excuse et d'amour, ainsi faite :
« Il faut me pardonner, Nicette. Vois-tu bien,
« Au rendez-vous d'hier comme j'allais me rendre,
« Une voix, qui priait, à moi s'est fait entendre.
« Sais-tu? c'était la voix de ton ange gardien.
« Je n'ai pu résister. C'est parce que je t'aime
« Que je suis, ce soir-là, revenu sur mes pas;
« Cela te semble étrange, et peu croyable même,
« Nicette; mais un jour tu me pardonneras.

« Ce n'est pas tout, non plus. Ton front égal encore,
« Qu'ont rarement terni de soucieux instants,
« S'éclaire aux blancs rayons d'une durable aurore;
« Dans ta jeune pensée il est toujoûrs printemps.
« Néanmoins, tu n'es plus une enfant, ma Nicette.
« La beauté de la femme en tes traits se reflète,
« Et celui qui te voit, beau lis épanoui,
« S'arrête, et bien longtemps te regarde, ébloui.
« Or, moi, je suis jaloux de cette candeur sainte,
« Je veux la préserver de toute sombre atteinte,
« Écarter d'alentour tout symptôme alarmant;
« Car c'est mon bien, d'ailleurs, et je veux constamment

« Garder cette beauté sereine et fortunée
« Que te donna le ciel et que tu m'as donnée... »

Lucien s'interrompit. Le vent frais du matin
Soulevait le rideau qui voilait sa fenêtre.
Les exploits des chasseurs s'entendaient au lointain.
Cramponné par dehors, et regardant en traître,
Se penchait dans la chambre un liseron mutin.

Il reprit : « Maintenant, il faut plus de réserve
« Dans nos mystérieux et tendres rendez-vous ;
« — Cela me coûtera — pour que Dieu nous conserve
« Son indulgent regard qui fait les jours plus doux.
« Nicette, il ne faut plus, dans les vastes prairies,
« Ainsi que nous faisions, nous égarer le soir ;
« L'heure est trop dangereuse aux vagues rêveries ;
« Il ne faut plus aller sur le banc nous asseoir.
« Te souvient-il du jour où, sous l'épais ombrage,
« Nous marchions côte à côte, en chemin attardés ?
« Nous voyant seuls tous deux, un homme du village
« Nous a — se détournant — plusieurs fois regardés.
« Cela te fit monter la rougeur au visage.

« Il ne faut plus rougir, Nicette ; et, pour cela,
« Il faut être ma femme ; or, mon bonheur est là.

« J'ai voulu te parler de la sorte, Nicette ;
« J'ai fini. Mon souci, je l'ai dit tout entier,
« Et j'ai laissé tomber mon cœur sur le papier.
« J'ai l'âme maintenant légère et satisfaite ;
« C'est le ciel qui m'a fait cette douce leçon.
« A mes yeux, désormais, la nature est plus belle ;
« J'entends passer dans l'air comme un battement d'aile,
« Et l'amour chante en moi sa plus jeune chanson ! »

VIII

Dans tous les environs la vendange était faite.
Du bourg de Valeyrac, ce soir, c'était la fête ;
Les vendangeurs partaient, on fêtait leur départ.
Adieu, paniers ; — dansons et chantons sans retard !

On arrivait déjà d'une lieue à la ronde.
Les hommes avaient mis leur belle veste ronde,
Les femmes avaient mis leur plus rouge jupon ;
Et, gravement pimpants et la mine essoufflée,
Ils couraient, car déjà derrière la vallée
On entendait le bruit rauque d'un violon.

Je ne vous dirai pas — à la façon flamande —
L'enseigne de l'auberge et la folle guirlande

Que l'on avait ce soir appendue au brandon;
Je ne vous dirai pas les rondes, les quadrilles,
Les buveurs accoudés et les joueurs de quilles;
Je ne vous ferai pas le tour du rigodon.

Ah! parlez-moi plutôt des temps mythologiques
Où le ciel se peuplait de héros et de dieux,
Où le monde passait dans des splendeurs magiques,
Où l'Olympe entr'ouvrait son cycle radieux! —
C'était sur quelque mont solitaire et sauvage,
A l'heure où le soleil déserte le rivage;
On voyait accourir, partis dès le matin,
Les bergers empressés de maint vallon lointain.
Sous l'odorant fardeau des roses d'Idalie
La façade du temple était ensevelie;
Un satyre cornu sculpté sur le fronton,
Aux lèvres un hautbois, riait sous le feston;
Et les nymphes, autour du satyre pressées,
Ployaient sous les raisins leurs têtes renversées.

Est-ce une vision, poète, où sommes-nous?
Ardente, l'œil pourpré, la bacchanale antique

Se dresse devant moi sous le sacré portique.
Voici le sanctuaire et le peuple à genoux!

Évohé! Évohé! quel feu divin m'embrase!
Je sens bouillir mon front sous l'éclair qui le rase;
Dans le fond de mon cœur je sens gronder ma voix:
Le voile de mes yeux se déchire, et je vois!

En marche! promenez devant nous les corbeilles!
Que le son des tambours disperse les abeilles!
Et que l'oiseau qui vient picorer le pepin
S'enfuie au vent bruyant de nos branches de pin!
Mêlons à nos cheveux de douces violettes;
Musiciens, prenez votre casque d'aigrettes,
Et d'une voix unie au mode lydien
Dites-nous les exploits de Bacchus l'Indien!
Allez, versez le miel de la muse lyrique,
Ceignons nos ceinturons et dansons la pyrrhique!
Venez, les Égipans, les Faunes des jardins,
Les Satyres barbus avec vos peaux de daims;
Venez, les Chèvre-pieds; accourez, les Bacchides;
Ajustez vos bandeaux, rattachez vos chlamydes;

Et dansons ! — Ébranlons sous nos pieds la forêt !
Comme déjà le sol tournoie et disparaît !
L'arbre semble alourdi comme un autre Silène ;
Brandissons nos roseaux, dansons à perdre haleine !
De notre cercle immense, ardent à fendre l'air,
Embrassons la forêt dans nos anneaux de chair !
Tout fuit autour de nous, mon front vibre et ruisselle.
Dansons ! — Hécate luit sur les pâles marais,
Le vent du soir se lève impétueux et frais ;
Je vois, je vois là-bas le temple qui chancelle.
Dansons ! — Et vous, Cinthie, Euphrosine, Aglaé,
Versez-nous à pleins flots vos brûlantes rasades ;
Notre patère est vide ; encore, mes Thyades !
Et buvons, et dansons ! — Évohé ! Évohé !...

IX

Je sais une maison, du côté de Lesparre,
Qu'un fossé seulement de la route sépare.
— On y voit un perron et deux lions devant. —
Seul à la regarder je m'arrêtais souvent;
Elle a ces volets verts que désirait Jean-Jacques,
Et fleurit d'aubépin son grand portail, à Pâques.

Cet enclos printanier, propice aux heureux jours,
Enferme deux époux que vous savez, — madame.
Ils n'ont plus que la joie et le calme dans l'âme,
Et le ciel a béni leurs charmantes amours.
Tout dans le fond du parc et parmi la grande herbe,
Je les ai vus passer, l'un sur l'autre appuyés,
A travers la bruyère et les bleuets ployés,

Elle les yeux baissés, lui le regard superbe.
-- Un tout petit enfant se jouait à leurs pieds. —
Quand nous voyagerons, l'été prochain peut-être,
Nous passerons par là ; car il faut les connaître.

Lucien est un chasseur habile dans son art,
Et puis un agronome. Il a mainte visite
Pour ses beaux dahlias en serre, que l'on cite.
Nul doute qu'on n'en fasse un préfet, mais plus tard.

Nicette a dix-neuf ans, elle est jolie et belle ;
J'ai dansé cet hiver une valse avec elle.
Un procureur du roi se montrait assidu
Sur ses pas ; — vous pensez si c'était temps perdu !

Mais me voici, je crois, au bout de mon histoire.
Madame, vous avez fait acte méritoire
En l'écoutant ainsi, les pieds sur les chenets,
Comme s'il s'agissait de deux ou trois sonnets ;
Aussi, puisqu'à présent vous n'attendez personne,
Restons encore une heure, et souffrez que je sonne,
Afin que vos laquais, en rallumant le feu,

Apportent vos albums sur la table de jeu.
Et puis nous causerons — près de la cheminée
Qui bourdonne en lançant sa flamme mutinée —
De tout ce qui n'est pas sérieux ou profond,
De l'amour toujours jeune et des vers qui se font.

1845-1846.





TUÉ POUR UNE ROSE

DERNIER CONTE ROMANTIQUE



I

Prenez garde, marquise :
Aux portes de l'église
Le diable vous attend ;
Prenez garde, madame,
Car c'est un voleur d'âme
Comme l'on en voit tant.

Sa mine n'est point fière ;
Il n'a point de rapière
Qui batte ses talons ;

Point de folles dentelles
Qui traînent après elles
Les parfums des salons.

Un pourpoint qui se fane,
Noir comme une soutane,
L'habit d'un bachelier;
Et son livre de messe
Qu'il tient avec tristesse
Auprès du bénitier.

Sur ses tempes d'ivoire,
Sa chevelure noire
Se déroule sans art;
Un genou sur la pierre,
Comme un ange en prière,
Il lève son regard.

Rien ne peut le distraire
D'auprès du baptistère,
Ni les fleurs du plafond,
Ni le chant des cantiques,

Ni les douces musiques
Que les sœurs blanches font.

Pourtant, à votre entrée
Bruyante et préparée,
Madame, il s'interrompt;
En frôlant votre frange,
Une rougeur étrange
Monte jusqu'à son front.

Pour vous donner l'eau sainte
Il se lève avec crainte,
Gracieux, incertain;
Il sourit, veut et n'ose,
Et d'un bout de doigt rose
Effleure votre main.

II

Madame, il est une heure
Où, dans votre demeure
Qui s'ouvre pour le bal,
Lorsque la valse ondoie
Avec un bruit de soie
Incessamment égal ;

Il est une heure, dis-je,
Où votre œil se dirige
Vers le balcon désert ;
Où, fuyant l'air qui brûle,
Vous cherchez la pendule
Au milieu du concert.

Cette atmosphère ardente,
Cette flamme abondante,
Cet éclat dans la nuit,
Ces fleurs que l'on prodigue,
Tout cela vous fatigue
Et vous remplit d'ennui.

Et vous prêtez l'oreille,
Car — soudaine merveille —
On entend au lointain
Comme un bruit de guitare,
Qui passe et qui s'égare,
Et dont le chant s'éteint...

Alors, à la croisée
Nonchalamment posée,
— Le voile soulevé, —
De votre main gantée
Une rose jetée
Tombe sur le pavé.

Au détour de la rue,
Vision apparue,

Tout à coup et sans bruit,
Du pilier qui le cache
Un homme se détache,
La ramasse et s'enfuit.

III

« Holà ! mon jeune maître,
« Vous plairait-il peut-être
« De me faire l'honneur
« De croiser la rapière,
« Si vous n'avez à faire
« Qu'à baiser cette fleur ?

« Près l'hôtel de ma femme
« J'ai pour vous une lame,
« Vrai joujou de muguet,
« Qui s'usait sur les pierres,
« Depuis trois nuits entières
« Qu'ici je fais le guet.

« Mon jeune maître, en garde !
« La lune nous regarde
« Avec des yeux tremblants... »
Mais l'amoureux s'arrête
Et détourne la tête :
« Horreur ! des cheveux blancs ! »

« — Est-ce le réverbère
« Qui vous jette en arrière
« Et fait votre stupeur ?
« Ah ! dit-il, je devine :
« Visez à la poitrine,
« Si le front vous fait peur ! »

Et le combat s'engage
Furieux, plein de rage ;
Et l'on ne voit bientôt
Que deux éclairs, — deux lames,
Deux prunelles, — deux flammes,
Deux souffles, — pas un mot ;

Deux masses qui s'évitent,
Deux poignets qui s'agitent,

Dont l'un plonge — et revient !
Puis une chute lourde,
Une prière sourde,
Du sang, — un cri, — puis rien...

IV

Seul, au coin d'une borne,
Don Juan, pâle et morne,
Demeure jusqu'au jour.
Son jeune cœur se navre :
C'est son premier cadavre,
C'est son premier amour.

ENVOI

A vous ces vers, madame ;
C'est bien frivole, dame !
Mais je les fis pour vous.
Les chansons et les roses,
Ce sont là de ces choses
Qu'on accepte de tous.

C'est un conte d'Espagne,
Qu'à travers la campagne,
Un soir du mois de mai,
Près de votre charmille,
En strophes de Castille
J'ai doucement rimé.

Vous trouverez sans doute,
Si votre esprit l'écoute,

Ce poème bien vieux.
Mais je m'en vais vous dire,
C'est un dernier sourire
A des jours plus heureux.

Ce sont des bagatelles,
De poudreuses dentelles,
Des haillons éclatants,
Des rimes espagnoles,
Enfin des choses folles,
Des choses de vingt ans !

Mais c'est notre jeunesse,
C'est notre heure d'ivresse ;
Et, dans son nom moqueur,
Ce Don Juan résume
Tous nos rêves de plume,
Tous nos rêves de cœur.

Ah ! comme je regrette
Ce beau temps du poète,
Où je crois voir encor,

Comme un conte d'Asie,
Passer la Fantaisie
En manteau brodé d'or !

On avait des alcades
Alors, — des sérénades,
Des perles et du fard,
De belles nuits de joie,
Et des pourpoints de soie
Crevés par le poignard !

On avait des gambades,
Des sauts, des pasquinades,
Des lazzis de tréteau,
Mainte et mainte fadaise
A faire pâmer d'aise
Le Bambocciato !

Autre temps, autre mode ;
Hélas ! le conte et l'ode
N'ont plus rien que d'urbain.
Pleurons ! Adieu, moustaches !

Éperons et panaches,
Retournez chez Babin!

Voilà pourquoi, madame,
Vous me surprîtes, l'âme
Rêveuse, l'autre soir,
Devant des castagnettes
Sur ma table muettes,
Auprès d'un masque noir.

1845.





MUEZZIN



I

Ce matin, penché, seul à ma fenêtre,
L'ombre autour de moi pleine de rumeurs,
Triste, j'attendais le jour à paraître,
L'œil vers l'orient aux roses lueurs.

La nuit s'enfuyait, honteuse et surprise;
Le ciel éteignait ses pâles regards;
Et, des noirs buissons qu'agitait la brise,
Pensif, j'écoutais les souffles épars.

Mais quand je sentis, ployé sous l'extase,
De lumière et d'or mon front inondé,
Tandis que, partout, comme l'eau d'un vase,
Le jour ruisselait du ciel débordé;

Quand les peupliers et quand la prairie
Avec le ruisseau chantèrent en chœur,
Quand je vis briller les fils de Marie,
Je sentis la paix monter à mon cœur.

Mille oiseaux jasaient, je me sentais vivre;
D'un chaste bonheur mon cœur se berçait;
Et c'était pour moi, qui d'un rien m'enivre,
Comme un frais bonjour que Dieu m'adressait.

II

Et voyant ainsi le ciel me sourire,
Pour que votre esprit ne fût pas jaloux,
A mon tour aussi j'ai voulu vous dire
Que le ciel s'était levé bleu sur vous.

Car peut-être alors, belle paresseuse,
Les volets fermés à l'éclat des cieux,
Vous pensiez — souvent l'aurore est berceuse —
A tout ce qui fait le front soucieux.

Vous pensiez aux jours de courte durée,
Qui laissent en nous si longs souvenirs,
A l'espoir qui passe en robe dorée,
Haillons rattachés avec des saphirs !

Vous pensiez sans doute à tout ce qu'emporte
L'ombre qui décroît, voile replié,
Au rayon qui vient quand la fleur est morte,
Au malheur qui fuit sans être oublié.

Vous pensiez, tendant l'oreille aux mensonges
Qu'à votre chevet souffle le sommeil,
Qu'il valait bien mieux poursuivre des songes,
Que de tant hâter l'heure du réveil ;

Que, peut-être, hélas ! le jour qui va luire
Sera triste et noir, et plein de courroux ;
Et voilà pourquoi j'ai voulu vous dire
Que le ciel s'était levé bleu sur vous.

1844.





LE MUSICIEN

POÈME



I

Dans un quartier extrêmement tranquille,
Au bord de l'eau, près de Saint-Louis-en-l'Ile,
Est, au cinquième, un pauvre appartement
Par le soleil visité rarement.
Rien n'est moins gai que ce froid domicile;
Le plancher ploie, et le plafond jauni
A des soupirs de vieillesse et d'ennui.
Là, chaque meuble est d'une étrange mode,
D'un siècle éteint pâle et soigneux reflet :
Boule a fourni l'armoire et la commode,

Le Directoire a sculpté le buffet.
Sur le foyer, un miroir de Venise
S'incline encore, à demi-détamé,
Devant l'œil bleu d'une ombre de marquise
Qui lui sourit dans son cadre enfumé.

Vers la croisée, au fond d'une bergère,
— Matin et soir, — à l'ombre du rideau,
Est un vieillard qui, d'une main légère,
A son archet fait chanter un rondeau.
Il est petit, de mine guillerette;
Son œil tremblote, — et sa jambe maigrette
Bat la mesure avec précision.
Toute son âme est dans son violon.
Un vieil habit fait d'une étoffe bleue
Grimpe au sommet de son chef dépouillé;
Sur son collet trotte une mince queue
Dans un ruban, lézard entortillé.
Quatre-vingts ans ont rendu respectable
Aux yeux de tous ce pauvre et frêle corps,
D'où la pensée à jamais regrettable
Fuit chaque jour en plus faibles accords.

Un peu plus loin est assise sa fille,
— Vieille déjà, — qui travaille à l'aiguille...

Monsieur Médard est de l'ancien parti
Contre Mozart, Gluck *e tutti quanti ;*
L'art actuel n'a plus rien qui l'inspire ;
Et quand Paris court à Donizetti,
Son violon se plaît seul à redire
Les airs charmants d'*Azor* et de *Zémire*.
Il a gardé son culte tout entier
Aux souvenirs du beau siècle dernier ;
Et le plaisir dans ses rides se joue
Quand, chevrotant un morceau du *Devin,*
Il se souvient qu'à cet endroit divin
Le grand Rousseau l'a tapé sur la joue. —
Dans ce temps-là, monsieur Médard était
Jeune et fringant, il courait les ruelles.
De l'Opéra, que sans cesse il hantait,
Mieux que personne il savait les nouvelles ;
S'il voulait bien, que ne dirait-il pas !
Combien de fois pour mainte peccadille
Il a risqué ses jours à la Bastille !

Il disputa, raconte-t-il tout bas,
Un mois entier le cœur d'une chanteuse
A certain duc de maison vaniteuse ; —
Et c'étaient là de ses moindres ébats !

Ce n'était rien pourtant qu'un pauvre diable,
Léger vêtu, qui courait le cachet ;
Mais il avait un esprit agréable,
Vingt ans à peine, une mine sortable,
L'œil bien fendu, — puis un bon coup d'archet.
Plus tard, d'ailleurs, il le fit reconnaître :
Son coup d'essai valut un coup de maître.
Il débuta, je crois, dans *le Huron,*
— Pièce en couplets, fort médiocre en somme, —
Par un duo pour flûte et violon,
Qui lui valut, grâce à monsieur Anseaume,
D'être placé dans les *premiers dessus,*
Près du souffleur, au pied de mille écus.

Ce fut alors qu'il épousa sa femme.
Son souvenir lui déchire encor l'âme.
Lui, dont le cœur avait souvent battu,

N'avait jamais osé rêver de vierge
Plus rayonnante en sa jeune vertu.
Elle tenait une petite auberge.
— Avez-vous vu qu'au seuil d'un cabaret
Jamais minois fripon et vin clairet
Dans aucun temps, dans aucune patrie,
Aient laissé froid un fils de Polymnie ?
Notre Médard était trop de son temps
Pour dédaigner alors un tel usage :
Chaque bouchon recevait son hommage,
Mais celui-ci rendit ses goûts constants.
On l'y voyait, du soir jusqu'à l'aurore,
Venir gaîment s'accouder, verre en main,
Pour revenir le lendemain encore,
Plus altéré d'amour et de bon vin.
Il l'épousa. — Quarante-cinq années
D'un doux bonheur qui leur furent données,
Rouvrent toujours dans le cœur du vieillard
L'amer regret de l'éternel départ.

Ils habitaient tous deux cette chambrette,
Quand de Feydeau l'insolent directeur

Lui fit savoir, comme grande faveur,
Qu'on l'admettait à prendre sa retraite.
Il en tomba malade. Son orgueil
Contre un tel coup se trouva sans défense;
Mais il jura de venger cette offense,
Dût Apollon couvrir son front de deuil. —
Il fut longtemps pensif, acariâtre;
Puis, un matin, pour punir son pays,
Il s'engagea dans un petit théâtre
De pantomime, au faubourg Saint-Denis.

Mais l'énergie en lui s'était usée :
De son talent aucun ne s'aperçut;
Et quand sa femme en ce temps-là mourut,
Il s'en revint, l'âme à demi-brisée,
Finir sa vie où son cœur la connut.

C'est dans ces lieux — où veille son histoire
En riens charmants inscrits dans mille endroits —
Qu'il a vécu, recueillant sa mémoire,
Entre ces murs aujourd'hui gris et froids,
Tristes de tout le bonheur d'autrefois.

Sa fille coud ; — lui fredonne à voix basse,
Ou quelquefois, abandonnant sa place,
Il va chercher, de l'air le plus discret,
Un vieux cahier dans un tiroir secret.
Il en essuie avec soin la poussière,
Avec respect son œil le considère ;
Car c'est son œuvre à lui, — son opéra !
Dans tous les temps il en a fait mystère ;
Après sa mort seulement on l'aura.
C'est là-dedans qu'il a mis son génie,
Qu'il a versé sa joie et son regret ;
Il l'a refait quatre fois. Le sujet
En est tiré de la mythologie.
— Aussi faut-il le voir en cet instant,
La main tremblante et le cœur palpitant ;
Comme il le tient afin qu'on ne l'emporte !
Pour un voleur lui-même on le prendrait.
D'un pied furtif il va fermer la porte,
Et, revenant près de son chevalet,
Sur son archet il pose la sourdine,
De peur — qui sait ? — qu'une oreille voisine,
En entendant ces chants venus des cieux,

Ne lui ravisse un bien si précieux!
Ah! ces jours-là, ce sont ses jours de fête!
Monsieur Médard alors n'a plus sa tête;
Et qu'en passant monte, l'après-midi,
Un de ces vieux d'humeur encor follette,
Par le soleil de printemps dégourdi,
En route, allons, — et vive la goguette!
Tous deux s'en vont, l'un sur l'autre appuyés,
Guignant de l'œil la blonde et la brunette,
Cahin-caha, souriants et ployés,
S'entretenant de choses d'amourette.
A la barrière, aux *Amis du Printemps*,
Quand vient le soir, attablés sous la treille,
Chacun demande à la dive bouteille
Une heure encor des rêves de vingt ans.
On cause, on jase, on dit ses escapades;
On se demande avec étonnement
Où sont allés les anciens camarades,
Et l'on se tait mélancoliquement.
Puis vient la nuit tendre ses sombres voiles,
Avec le vent qui souffle aux alentours.
Il faut partir; on sent ses pas moins lourds,

Et l'on revient aux premières étoiles,
En chantonnant tout le long des faubourgs
Quelque refrain égrillard des vieux jours.

Mais en voyant de loin poindre son gîte,
Monsieur Médard sent la peur qui l'agite.
Il se souvient que sa fille l'attend,
Et que sans doute au logis, en rentrant,
Il va trouver un œil froid et sévère,
Comme jadis était l'œil de sa mère.
En y songeant, son pas devient plus lent;
Près d'arriver, il regarde, il hésite...
Timidement il monte les degrés;
Pauvre vieillard! ses pas mal assurés
Certainement vont le trahir bien vite.
« Bonsoir, ma fille! » et, se sentant broncher,
En l'embrassant monsieur Médard évite
De rencontrer ce regard qui s'irrite.
Et, tout honteux, il s'en va se coucher.

II

Sa fille est tout le portrait de sa mère,
Sauf qu'en naissant la grêle la marqua.
Le ciel lui fit une existence amère,
Et la tristesse à son cœur s'attaqua.
Elle n'a point connu dans son jeune âge
Les doux instants de rêve et de loisir ;
Jamais l'amour à son pâle visage
N'a fait monter la flamme du désir ;
Jamais le soir, une heure à sa croisée
Ne la surprit, la tête dans la main,
A regarder, pensive sans pensée,
Monter la lune au firmament serein.
Comme une fleur qu'un coup de vent déchire
Dès son aurore, au bord du rameau vert,
Elle a perdu tout charme et tout sourire ;
Son cœur n'est plus qu'un calice désert.
Dieu la conquit à lui dès son enfance
Et lui ferma tout terrestre bonheur ;

En l'autre vie est sa seule espérance,
Et dans l'attente elle apaise son cœur.
Un voile noir couvre son front austère :
Avec orgueil portant le célibat,
Elle promène, aussi sage que fière,
Ses quarante ans de vertu sans combat.

Patiemment, dans cette solitude,
Ses jours pieux s'écoulent. Après Dieu,
Son pauvre père est la seule habitude
Qui la fait vivre et la distrait un peu.

C'était au mois d'octobre ou de novembre :
Monsieur Médard avait quitté sa chambre,
Et lentement, sur la fin d'un beau jour,
Ils respiraient le frais au Luxembourg.
Le bon vieillard, qui la croit jeune et belle,
Car à présent sa mémoire chancelle,
Tout en marchant, vint à lui conseiller,
Se faisant vieux, lui, de se marier :
« Vois, disait-il, si la Parque cruelle
« De mes instants tranchait soudain le fil,

« Ma pauvre enfant, où ton pas irait-il? »
Puis il se tut. La nuit était muette;
Par intervalle on surprenait le vent
Qui se plaignait comme une âme inquiète.
La pauvre fille avait baissé la tête
Et murmuré ces deux mots : « Au couvent... »

En ce moment, amoureuses rafales,
On entendit chanter quelques passants.
C'étaient des traits, des cadences finales.
Monsieur Médard sentit à leurs accents
Se réveiller ses haines musicales.
Il tressaillit, — et, comprimant le bras
De sa compagne, il redoubla le pas.
Du Luxembourg au plus vite ils sortirent,
Et dans la nuit leurs ombres se perdirent...

1845.





PAR LA POSTE

A MADAME X.





Vous m'avez demandé des vers ; — je le veux bien ;
Ceux-là, je vous promets, ne me coûteront rien.
J'ouvre pour vous mon cœur, et je le laisse dire :
C'est un pauvre bavard qui vous fera sourire.

Quand vous l'écouterez, je serai loin de vous,
Au milieu des chemins. — Quand nous reverrons-nous ?
Je pars ; et malgré moi j'ai retourné la tête
Vers la petite rue où vous m'avez fait fête.

C'était en juin ; — j'allais cherchant le numéro,
Quand j'entendis soudain le son du piano.
Je frappai. Votre sœur accourut, grave et tendre,
Et me dit : « Taisez-vous, nous allons la surprendre. »

Ah! ce bonheur facile et charmant entre tous
A trop vite passé. Maintenant c'est la peine.
J'aurais voulu rester encore une semaine.
Demain sera bien triste, hier était si doux!

Là-bas où je m'en vais la lutte sera forte;
Chaque jour se succède amenant son danger;
Et quant je reviendrai frapper à votre porte,
Peut-être direz-vous : « Quel est cet étranger? »

La vie aura sur moi laissé tomber sa neige;
Mon œil aura perdu de sa jeune clarté.
Qu'aura-t-on fait de moi dans dix ans? Que serai-je?
Rêveur, rimeur, — ainsi que j'ai toujours été.

Alors, au souvenir de bien des choses folles,
Mélancoliquement tous deux nous sourirons,
Et tous les deux aussi nous nous rappellerons
Des lambeaux de jeunesse et de vagues paroles.

Si j'allais affecter un visage moqueur,
N'y croyez pas au moins; la paupière mouillée

Trahira sûrement quelque larme oubliée,
Larme lente à tarir et qui monte du cœur !

Vous, demeurée au seuil, toujours simple et fidèle,
Je vous retrouverai, pauvre front incliné,
Auprès de votre fille à treize ans déjà belle,
Qui lèvera sur moi son regard étonné.

Et si cet ange brun que votre lèvre effleure
Vient à vous demander, rougissante à demi :
« Quel est donc ce monsieur qui sourit et qui pleure ? »
En la baisant au front, dites : « C'est un ami. »

Et vous aurez dit vrai. Depuis bien des années,
J'ai suivi pas à pas vos jeunes destinées ;
D'abord triste, mais calme, et bientôt m'affligeant,
Côtoyant votre vie à distance, et songeant...

Dieu vous a fait le cœur d'une bonne personne,
Un esprit juste et doux dont chacun est charmé,
Un regard attendri dans un œil qui rayonne,
Une pensée en fleur comme un arbre de mai.

Vous avez le front pur et l'âme généreuse,
Et cet orgueil muet où la haine s'endort.
Les belles qualités pour être malheureuse !
Et commme je vous plains, jeune femme au cœur d'or !

Souffrez donc, puisque c'est la loi funeste et sainte ;
Mais répétez, à l'heure où l'on se sent trop las :
« Il est quelqu'un qui prend la moitié de ma plainte. »
Et pensez quelquefois à ceux qui sont là-bas.

Et si plus tard, au fond d'un meuble qu'on remue,
Vous retrouvez ceci, lettre en forme de chant,
Vous vous direz peut-être, et malgré vous émue :
« Celui qui fit ces vers n'était pas un méchant. »

1849.





ODE A L'IVRESSE



Ivresse chaude et forte
A qui j'ouvre ma porte
Les jours de désespoir,
Ivresse, viens ce soir!

Viens, éclate et flamboie!
Ivresse, sois ma joie!
Apaise à flots pressants
La soif de tous mes sens!

Viens, nous irons, ma chère,
Voir sous le réverbère
Les ivrognes ronflants
Et rouges de vins blancs;

Et ces fakirs des halles,
Qui rêvent sur les dalles
D'un cabaret impur,
Les yeux fixés au mur.

Sur le seuil des tavernes,
Trébuchants, les yeux ternes,
Ta bouche me dira
Hoffmann et Lantara.

Quelle forme enchantée,
Courtisane protée,
Quel costume impromptu
Pour moi vêtiras-tu ?

Auras-tu robe blanche,
Col étroit, lourde hanche,
Et, champagne engageant,
La couronne d'argent ?

Seras-tu la coquine
Et svelte médocquine,

Qu'on boit à petit feu,
Fille de Richelieu ?

Ou la Flamande épaisse,
Honneur de la kermesse,
Dont Brauwer le fripon
Tracasse le jupon ?

Terrible ou caressante,
Pâlie ou rougissante,
Au diable l'embarras !
Viens comme tu voudras.

Viens, pourvu que je voie,
Vieille fille de joie,
Étinceler encor
L'eau-de-vie aux yeux d'or,

Sans voile, sans agrafe,
Toute nue, en carafe,
Éclair emprisonné
Sous le cristal orné !

Viens, je suis ton poète !
Avant que je te jette
Mes bras autour du cou,
Va mettre le verrou.

Est-ce que tu me boudes ?
Pose là tes deux coudes,
Et, pendant que je bois,
Parle-moi d'autrefois.

Te souvient-il, drôlesse,
De ma grande tristesse
Et des pleurs insensés
Que nous avons versés ?

Heures trop tôt flambées !
Grosses larmes tombées !
Fureurs sous les balcons !
Délires sans flacons !

Bah ! si je vous regrette,
C'est peut-être en poète,

Et peut-être ai-je tort
De croire mon cœur mort.

L'amour ! je le retrouve,
Chaud comme sang de louve,
Au fond du verre ardent
Qui grince sous ma dent !

Mettre, ô folle merveille !
Des baisers en bouteille,
Et, comme une liqueur,
Boire à longs traits son cœur !

Aussi bien, ma maîtresse
C'est toi, toi seule, Ivresse !
Et, dans tes bras de feu,
A tout j'ai dit adieu.

Cet amour que j'étale
Pour toi, belle brutale,
On en sait le pourquoi :
Tu ne trompes pas, toi !

Viens, les coupes sont prêtes,
Madère des tempêtes!
Toi, gin qui fais les fous,
Et vin à quatre sous!

Viens, il me faut la lutte
Sous la table en culbute,
Tous deux à bras-le-corps,
Et les yeux en dehors!

Les bouteilles qu'on casse,
Les chaises que ramasse
Le plaintif hôtelier
Tordant son tablier;

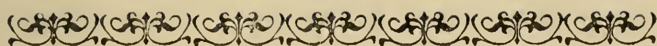
Les coups, et puis la garde,
Et le sang qu'on regarde
Couler stupidement
Sur le plancher fumant...

Prends toute ma tendresse;
Je t'appartiens, Ivresse;

Maintenant c'est ton tour,
Et que meure l'Amour !

Meurs, toi qui fus mon maître,
Meurs deux fois ; — et peut-être
Qu'un jour, en frappant là,
Plus rien ne répondra !





LE RAT



La semaine dernière, à travers mon monocle,
Étant à l'Opéra,
— Mignonne statuette enlevée à son socle, —
Je vis passer un rat;

Mais un rat, sur ma foi, d'une allure divine,
Un rat fluet, coquin;
Bouche-fleur, perles-dents, avec des pieds de Chine
Et l'œil américain.

Des quinquets de la rampe où je voyais reluire
Les coins d'or de ses bas,
Elle jetait à tous un agaçant sourire
Entre deux entrechats.

Ses bras nus paraissaient appeler des caresses,
Arrondis ou tombants,
Tandis que sur son dos battaient deux folles tresses
Et deux nœuds de rubans.

Pas vingt ans! — Et déjà, ses ennuis, ses caprices,
Qui pourrait les compter?
Et combien t'ont donné, petit rat de coulisses,
Leur cœur à grignoter?





DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Comment vous portez-vous, adorable Éliante?
Sur la pointe du pied j'entre en votre boudoir :
C'est l'heure du lever, midi, l'heure élégante;
Phébus cligne aux volets et demande à vous voir.

Au bord de l'oreiller où votre tête glisse,
Gageons que la rosée aura, sur votre teint,
En passant, secoué son bouquet de narcisse
Encore tout trempé des perles du matin.

Ne vous étonnez pas si, dans votre ruelle,
Comme faisaient jadis les abbés-papillons,
Je viens, gazette en main, vous dire la nouvelle,
Et sur votre guitare accorder mes flonflons.

Sur ce tabouret-là souffrez que je m'assoie;
Je détournerai l'œil autant que vous voudrez,
Et vous ferai passer votre mule de soie
Entre les deux rideaux, quand vous vous chausserez.





LE PARESSEUX



Le soir vient; le bruit de l'enclume
Va s'éteindre dans un moment;
Le chœur des marmots dans la brume
Se débat plus confusément.
A mon pas relevant la tête,
Grogne un chien fidèle et crasseux.
Va, ce n'est rien, ma bonne bête,
Rien que le pas d'un paresseux.

Je m'arrête auprès d'une ferme;
La chandelle vient d'y briller :
Aux fentes des volets qu'on ferme
Je vois les apprêts du foyer.

Sur la table la ménagère
Pose le cidre aux flots mousseux.
Honnêtes gens, paix et prière !
Laissez passer un paresseux.

L'ouvrier, dont la tâche est faite,
Sourit aux siens d'un regard doux ;
De sa femme il penche la tête,
Il prend l'enfant sur ses genoux.
Sueurs du front, gloires de l'âme !
Hélas ! je ne suis pas de ceux
Qui savent nourrir une femme.
Laissez passer un paresseux.

Adieu ! je ne suis pas des vôtres,
Je n'ai pas d'outils dans les mains ;
De mes stériles patenôtres
Je fatigue en vain les chemins.
Errant, j'ai laissé passer l'heure,
Poursuivant un métier chanceux.
Aimez, travaillez, moi je pleure ;
Laissez passer un paresseux.

Allons, remettons-nous en route,
Puisqu'aucun bonheur ne m'est dû.
Tout dans cette nuit qui m'écoute
Dit à mon regret : Temps perdu !
Honte sur moi si je succombe !
Ces gens, ils peuvent mourir, eux.
Mais moi, je volerais ma tombe !...
Laissez partir un paresseux.

Écrit dans un faubourg de Nantes.





TRAVESTISSEMENTS



Voici le temps des bals ; Clorinde, qu'en dis-tu ?
Mettons-nous vite à nos toilettes ;
Moi, je veux être un clown harnaché de sonnettes
Et coiffé d'un bonnet pointu.

Toi, tu seras marquise, avec des violettes
Au creux de ton sein court-vêtu ;
Et de ta bouche en cœur, et de ton œil battu
Naîtront sourires et paillettes.

Puis, tu prendras ton loup, le loup sombre et lutin,
Avec sa barbe de satin,
Barbe aux plis miroitants qui s'envole en cadence,

Petit voile rose au menton,
D'où nous est venu ce dicton :
« Du côté de la barbe est la toute-puissance. »





CLORINDE



L'autre nuit, comme ils étaient onze
Qui soupaient à la Maison-d'Or,
Sous une table aux pieds de bronze
Deux d'entre eux parlaient d'elle encor.

Elle est morte, c'est grand dommage,
La perle du quartier Bréda !
Mieux eût valu pour ce voyage
Voir partir Rosine ou Léda.

C'était une petite blonde,
Née à seize ans et morte à vingt ;

Enfant qui trop tôt vint au monde,
Enfant qui trop tôt s'en revint.

Un des princes de la finance
L'avait sortie on ne sait d'où.
Chez elle éclatait l'élégance :
Il l'entourait d'un luxe fou.

Dans les plis d'un peignoir cachée,
Le cœur et les yeux assoupis,
Elle passait son temps couchée
Sur les fleurs de son grand tapis.

Nulle n'était plus provocante
Dans nos nuits de bruyant gala;
A la fois marquise et bacchante,
C'était Clorinde! Pleurons-la.

Adieu, notre jeune compagne!
Tu t'en vas au milieu du jour,
L'estomac ruiné de champagne
Et le cœur abîmé d'amour.

Un menuisier, une portière,
Deux personnes uniquement,
La suivirent au cimetière :
Sa mère et son premier amant.





BERTRAND, BOTTIER



VOILA Cadix! — s'écrie un passager,
Le doigt tendu sur les humides lieues.
Et, tout au loin, je vois se prolonger
La ligne blanche entre deux lignes bleues
Que précisa Byron d'un trait léger.
Je pourrais bien, sans être trop sévère,
Sur ce bleu-là chicaner aujourd'hui :
On est en mai, le soleil n'a pas lui,
Et l'Océan soulève un front colère.

J'ai débarqué. Que c'est propre et charmant!

Que c'est joli ! la gracieuse ville !
Comme on y marche à couvert fraîchement,
Et que la vie y semble être facile !
(Je n'en voudrais ôter qu'une odeur d'huile
Qui vous saisit au nez étrangement.)
Mais quel brillant et coquet assemblage
De dômes blancs, de terrasses, de tours !
Quel dentellier rêva ce découpage
Et sur le ciel en fixa les contours ?
Chaque maison, comme une cage verte,
Porte un balcon aux fers peinturlurés,
Laissant tomber par la vitre entr'ouverte
Un pan d'étoffe et des œillets pourprés.

Ces cages-là, dont le nombre est immense,
Ces cages-là renferment des oiseaux
Tels qu'il n'en est nulle part de plus beaux ;
On vient de loin entendre leur romance.
C'est à la nuit que s'ouvrent leurs barreaux ;
Or, ces oiseaux ce sont les Andalouses.
Elles s'en vont, la dentelle aux cheveux,
Le pied sans ombre et l'amour dans les yeux,

A la clarté des étoiles jalouses.
Leur teint est pâle, avivé d'or ardent ;
Puis elles ont ces fameuses cambrures
Que l'éventail scande avec ses murmures,
Et ce sourire agaçant et qu'un rien
— Loin de Cadix — ferait parisien.

Non, il n'est pas de ville plus accorte
Et mieux serrée en ses riches atours.
Cette Cadix est neuve ; mais qu'importe !
De ce neuf-là, donnez-m'en tous les jours.
Heureux celui qui, sous ses colonnettes,
Fait de sa vie un hymne aux cigarettes !

J'en étais là de mes ravissements,
Posant le pied sur toutes les demeures,
Ravi surtout des cours intérieures
En marbre blanc, avec mille ornements,
Où les jets d'eau sèment les diamants ;
Lorsque soudain une enseigne apparue
Vint me causer des éblouissements ;
Deux mots — pas plus — avaient frappé ma vue,

Mais ces deux mots tenaient un mythe entier,
Car ils disaient tout haut : « Bertrand, bottier. »

Je crus tomber au milieu de la rue.
Bertrand, bottier ! là, tout tranquillement,
Dans le pays des fleurs et des guitares,
Auprès des flots soulevés chaudement,
Dans cet azur, dans cet enchantement.
O raillerie et témérité rares !
Bertrand, bottier. Pas autre chose, — un point.

Es-tu content, ô progrès ! n'as-tu point
A souhaiter encore d'autre palme ?
Fi du poème ! honneur au magasin !
Bertrand, bottier ; en effet, c'est la fin,
La fin naïve et la conquête calme.
Ne parlez plus de César, d'Attila ;
L'envahisseur, le barbare, le maître,
L'homme du sort, regardez, le voilà :
C'est ce Français, Parisien peut-être.
Bertrand, bottier, sera suivi dans peu
De Jean, crémier, et de Dubois, lampiste ;

Puis, les brasseurs s'en viendront à la piste.
Adieu, Cadix! rêve et rayons, adieu!

Rimeurs, rimeurs, craignez, dans vos vertiges,
De rencontrer comme moi l'homme aux tiges!





LE DINER QUE JE VEUX FAIRE

Le dîner que je veux faire,
Avec toi je le ferai,
Sous la treille verte et claire,
Un des derniers jours de mai.

Je te sais Parisienne,
Nous n'irons pas loin d'ici :
Nous choisirons Louvecienne,
Sèvres ou Montmorency.

A l'auberge, où se balance
Un *lion* tout en cheveux,

Ou le *cheval* qui s'élance,
Nous entrerons, si tu veux.

Nous aurons, ô ma charmante,
Alors même qu'elle bout,
La soupe épaisse et fumante
Où la cuiller tient debout ;

Puis le jambon de Mayence
Aux éclatantes couleurs,
Sur l'assiette de faïence
Peinte d'oiseaux et de fleurs ;

Et l'omelette charnue,
Si jaune, qu'en ton erreur,
Tu la croiras revenue
Pour nous de chez le doreur.

Rien ne te paraîtra fade,
Tout ira selon ton gré ;
Tu sais que pour la salade
J'ai les soins d'un émigré.

Dieu sait les chansons de merle
Que ton gobelet tiendra !
Tu peux y jeter ta perle :
L'argenteuil la dissoudra.





SEULE



Elle est morte bien jeune, elle est morte bien belle,
Par un matin d'avril frileux et souriant,
Douce et rêvant de Dieu, sans laisser derrière elle
Les larmes d'une mère ou l'effroi d'un enfant.

Nul ne la connaissait, car, du bout de son aile,
Son bon ange gardien la voilait. Et pourtant
Son cœur, son pauvre cœur, jusqu'à la mort fidèle,
S'était pris sans espoir d'un amour éclatant.

Mais tous l'ont ignoré; le temps de sa jeunesse,
Monotone et caché, s'est enfui sans ivresse.
Elle a vécu sans faste, elle est morte sans bruit;

Aucun n'a recueilli les trésors de son âme.
Ainsi passent — parfums perdus ! stérile flamme ! —
L'étoile dans le jour et la fleur dans la nuit.





UNE INTRIGUE AU BAL DE L'OPÉRA

Assez de gens diront, avec un air choqué :
« Hélas ! on ne sait plus causer au bal masqué !
« On n'y remporte plus que de grossiers succès,
« Et l'Intrigue est partie avec l'esprit français ! »

N'écoutez pas ces gens, ramasseurs de clichés,
Ces inspecteurs de mœurs, dès neuf heures couchés ;
Et croyez-en plutôt ces vers de bonne foi,
Écrits pour vous, lectrice, — écrits, lecteur, pour toi.

Que si vous leur trouvez un turbulent essor,
C'est qu'il est encor nuit et que je bois encor.
Aussitôt qu'un couplet est par moi composé,
D'un verre de champagne il se trouve arrosé !

Il s'agit d'un gandin qui, lors du dernier bal,
Vit un domino sombre et d'un maintien moral.
Il l'accosta soudain et le voulut railler;
Mais l'autre le fit taire et sut l'entortiller.

Ce gandin était jeune; il avait un col droit,
Un pantalon trop large, un chapeau trop étroit;
Et son habit bleu-prune, éblouissant à voir,
Ressemblait par le bas au bec d'un sifflet noir.

Son visage, rasé de frais dans le milieu,
S'ornait sur les côtés de deux buissons de feu,
Agrément qu'on appelle, ailleurs comme à Paris,
Nageoires chez le bar, — chez l'homme favoris.

Le coquet domino, sous de simples dehors,
Paraissait recéler de ravissants trésors.
Deux astres noirs perçaient le satin de son loup;
De main comme la sienne on n'en voit pas beaucoup.

Par la foule pressé, vers elle se penchant,
Le gandin murmurait ces mots, tout en marchant :

« Quelle taille! quels pieds! quels cheveux en forêt! »
Elle, tranquillement, dit : « On en mangerait. »

Continuant toujours d'affronter le péril :
« Un méchant petit cœur là-dessous battrait-il?
« Que ne suis-je celui qui pourra le toucher! »
Elle lui répondit : « Ça vous ferait loucher. »

Le gandin confondu lui demanda pardon,
Et, se sentant blessé par le dieu Cupidon,
Finit par obtenir son absolution :
« Mais j'y mets, lui dit-elle, une condition.

« La valse qu'à présent on vient de commencer,
« Vous allez avec moi sur-le-champ la danser.
« — Mais, lui répondit-il, je ne suis pas masqué,
« Et par tous mes amis je serai remarqué.

« — Monsieur, fit-elle alors d'un accent dédaigneux,
« Craint de se compromettre avec moi; c'est au mieux... »
Il ne répliqua pas, mais au bout d'un instant
Dans la foule ils allaient tous deux pirouettant.

Ses amis, aux abois et fronçant le sourcil,
Disaient : « C'est une horreur ! à quoi donc pense-t-il ? »
Et tout le Club, penché sur le bord du balcon,
Semblait pétrifié comme Laocoon.

La valse terminée, enfin il respira ;
Mais quand autour de lui son œil timide erra,
Il ne trouva qu'airs froids, sévères, irrités.
On l'appelait tout haut commis en nouveautés.

Pour cacher sa rougeur, poussant vers le café,
Il feignit tout à coup d'être fort échauffé.
« Allons, murmura-t-il, nous rafraîchir un peu.
« Prendrez-vous un sorbet, ô bel ange à l'œil bleu?

« — Un sorbet? Oh ! la, la ! Tu ne le voudrais point ! »
Et, frappant sur la table avec son petit poing,
L'enfant aux yeux d'azur : « Constantin ! un soda ! »
Le gandin : « Je ferai comme vous, ma Léda. »

« Un soda ! » répéta longtemps l'écho moqueur ;
Et soudain accourus, tous ses amis en chœur

Répétèrent : « Il prend un soda ! Comprend-on ?
« Cet homme n'est plus rien chez les gens du bon ton ! »

Or, lui, croisant les bras, à sa compagne il dit :
« Vous m'avez fait près d'eux tomber en discrédit ;
« Ne m'en verrai-je pas par vous récompensé ? »
Elle lui répondit : « Vous êtes bien pressé ! »

Et comme il poursuivait ses propos délirants,
Elle ajouta ; « Bébé, je suis chez mes parents. »
Le gandin s'écria : « Cela m'est bien égal,
« Fais-moi connaître leur domicile légal. »

Pudiquement : « Mon cher, cela ne se fait pas ;
« Mais vous pouvez pourtant accompagner mes pas,
« Et, lorsqu'un *sans ressorts* m'emportera d'ici,
« Vous installer derrière et tout apprendre ainsi,

« — Monter derrière un char ! » exclama le gandin,
Plein d'un noble courroux ; « ah ! c'est trop de dédain !
« Cette preuve d'amour, ne l'espère jamais !
« J'aime mieux renoncer à t'aimer désormais.

« — A votre aise! » dit-elle ; et, sans le saluer,
Vers la porte on la vit bientôt évoluer.
Un fiacre lui fit signe; elle monta dedans.
Il crut que les chevaux prenaient le mors aux dents;

Lors, en dépit du monde et du respect humain,
Il s'élança d'un bond; et, sur l'arrière-train,
Se maintint, cramponné ; — quand ce poste élevé
Lui fit voir ses amis qui battaient le pavé!

Ce furent des hourras, ce furent de grands cris ;
On le traita de groom, on en fit des paris;
Il servit de jouet à leurs joyeux ébats.
Il était très-vexé, mais ne le montrait pas.

Le fiacre traversa le canal Saint-Martin.
La belle descendit; il lui donna la main.
Et comme le cocher demandait de l'argent,
Elle lui dit : « Monsieur n'est pas un indigent! »

Sur le seuil, elle et lui parlementaient encor,
Quand, du troisième étage, avec un bruit de cor,

Une voix, que le rhume ou le rhum opprima,
Laissa tomber ces mots : « Vas-tu monter, Irma? »

Alors, levant le nez, notre gandin put voir
Briller comme un feu rouge à travers le ciel noir.
Ce phare, qui frappa son œil stupéfié,
Plus tard du nom de pipe il l'a qualifié.

Le gandin s'éloigna comme il était venu,
Lentement, tout le long d'un faubourg inconnu,
Sans regret, sans rancune, et songeant en chemin
A ce qu'à ses amis il conterait demain.

Laissez dire celui qui vous répétera
Qu'on ne s'amuse point au bal de l'Opéra,
Et que l'Intrigue au fin babil, au pied léger,
Ne revient plus chez nous s'ébattre et voltiger!





LA MARIÉE



I

Pour la noce habillée,
Front ému, cœur tremblant,
J'ai vu la mariée
Agenouillée, en blanc.

Tout le temps de la messe,
Dans l'ombre d'un pilier,
Un homme avec tristesse
La regarda prier.

Au sortir de l'enceinte,
Pâle et silencieux,
Il lui donna l'eau sainte;
Elle baissa les yeux.

Avec la noce heureuse
Il la vit s'éloigner.
Elle était si joyeuse
Qu'il n'osa pas pleurer.

II

Le soir, sous sa croisée
Il alla s'arrêter ;
Et, d'une voix brisée,
Il se mit à chanter :

« — O toi qui pris mon âme,
« Enfant, dans un regard,
« Je te retrouve femme;
« Je suis venu trop tard.

« Ce que dans ma jeunesse
« Je m'étais tant promis
« De bonheur et d'ivresse,
« Dieu ne l'a pas permis.

« Un jour, à moi peut-être
« Tu penseras un peu.
« N'ouvre pas ta fenêtre,
« Et sois heureuse. Adieu. »

1845.





LA FIN PROBABLE



Comme pour railler mes études,
Le sort, dans mon cœur combattu,
A mis d'égales aptitudes
Pour la joie et pour la vertu.

O contraste! que me veux-tu?
Mon esprit, sourd aux habitudes,
Amoureux fou de l'impromptu,
Va des foules aux solitudes.

Des plaisirs, j'en ai vu combien!
Des peines, plus encor; — si bien
Qu'un jour, las de mordre à la grappe

De tous les désirs rejetés,
J'irai m'enterrer à la Trappe
En sortant des Variétés.



SONNETS

GASTRONOMIQUES



SONNETS GASTRONOMIQUES



I

LE GODIVEAU



UAND j'étais tout petit, j'aimais les godiveaux,
Où, modeste traiteur, souvent tu te révèles.
A présent que je vais aux recettes nouvelles,
Et que mon appétit vole aux gibiers nouveaux,

Je me souviens. Malgré grives et bartavelles,
Je regrette le temps où, fou de maniveaux,
Je dévorais la croûte où nageaient les cervelles
Et les crêtes de coq, avec les ris de veaux.

Ces godiveaux, orgueil des bourgeoises familles,
Étaient, en ce temps-là, pareils à des bastilles;
La salle s'imprégnait de leurs puissants parfums;

Et, jeune âme déjà conquise à la cuisine,
J'oubliais de presser le pied de ma cousine.
— Et je pleure, en songeant aux godiveaux défunts.



II

L'ANDOUILLETTE



DÉDAIGNONS la mouillette
Et la côte au persil.
Crépite sur le gril,
O ma fine andouillette !

Certes, ta peau douillette
Court un grave péril.
Pour toi, ronde fillette,
Je défonce un baril.

Siffle, crève et larmoie,
Ma princesse de Troye
Au flanc de noir zébré !

Mon appétit te garde
Un tombeau de moutarde
De Maille ou du Vert-Pré.



III

LA TRUITE



Dans une agape bien construite
Envisagez assurément
L'apparition de la truite
Comme un joyeux événement.

Quelques-uns la demandent cuite,
Avec maint assaisonnement
Pris aux recettes qu'on ébruite.
Je la veux frite simplement.

Truites blanches ou saumonées,
D'Allemagne ou des Pyrénées,
Poissons charmants, soyez bénis !

Mais je sais les roches hautaines
Où se cachent vos souveraines :
Salut, truites du Mont-Cenis !



IV

LA CHOUCROUTE



Et pourquoi pas? bien macérée,
Avec des grains de poivre rond,
Pour mainte poitrine altérée
Elle est un solide éperon.

Durant tout un mois préparée
Par le genièvre fanfaron,
Mince et discrètement dorée,
Telle elle plaît au biberon.

Au terme d'une longue route,
Heureux qui trouve la choucroute
Aux douces pâleurs d'albinos,

Fumante, et parfumant l'auberge,
Et se serrant, comme une vierge,
Contre son compère le moos !



V

LES CÈPES



Dans son œuvre aux grosses couleurs,
Paul de Kock dit : « Vivent les crêpes ! »
De son côté, l'auteur des *Guêpes*
Dit : « Vivent la mer et les fleurs ! »

J'ai mes goûts comme ils ont les leurs ;
Je franchirais forêts et steppes
Pour savourer un plat de cèpes,
Mais de Bordeaux, et non d'ailleurs.

Vivent les cèpes ! Ma narine
Croit les sentir dans la bassine
Pleine d'huile et d'ail haché fin.

O saveurs ! ô douceurs ! ô joies !
De la terre ce sont les foies,
Et par eux renaît toute faim !



VI

LE COCHON



Car tout est bon en toi : chair, graisse, muscle, tripe !
On t'aime galantine, on t'adore boudin.
Ton pied, dont une sainte a consacré le type [1],
Empruntant son arome au sol périgourdin,

Eût reconcilié Socrate avec Xantippe.
Ton filet, qu'embellit le cornichon badin,
Forme le déjeûner de l'humble citadin ;
Et tu passes avant l'oie au frère Philippe.

[1] Sainte Ménehould.

Mérites précieux et de tous reconnus !
Morceaux marqués d'avance, innombrables, charnus !
Philosophe indolent, qui mange et que l'on mange !

Comme, dans notre orgueil, nous sommes bien venus
A vouloir, n'est-ce pas, te reprocher ta fange ?
Adorable cochon ! animal roi ! — cher ange !



VII

LA PURÉE-CRÉCY



AUX jours de dîme et de taille,
Crécy fut une bataille,
Dont le pays maltraité
Garde la plaie au côté.

Combat d'estoc et de taille !
De cette cruelle entaille,
O contraste ! il n'est resté
Qu'un potage réputé.

Le temps a, pour nos détresses,
D'irrésistibles caresses
Dont chaque âge est adouci.

Légumes taillés en pièces
Disent seuls, en ce temps-ci,
Les grands combats de Crécy !



VIII

L'ASPERGE




UI, faisons-lui fête :
Légume prudent,
C'est la note honnête
D'un festin ardent.

J'aime que sa tête
Croque sous la dent,
Pas trop, cependant !
Énorme, elle est bête ;

Fluette, il lui faut
Plier ce défaut
Au rôle d'adjointe,

Et souffrir, mêlé
Au vert de sa pointe,
L'or de l'œuf brouillé.



IX

LE HOMARD



Le homard, compliqué comme une cathédrale,
Sur un lit de persil, monstre rouge, apparaît.
En le voyant ainsi, Janin triompherait,
Car il a revêtu la pourpre cardinale !

Et c'est le Borgia des mers. Il a l'attrait
Des scélérats déçus dans leur ruse infernale.
Héraut des grands festins, avec pompe il étale
Son cadavre éventré dans l'office en secret.

Jamais plus fier vaincu n'eut plus beau flanc d'albâtre !
Décoratif et noble, il gît sur son théâtre.
Jusques après la mort refusant d'abdiquer,

Il se cramponne aux doigts qui veulent l'attaquer.
Et si quelque imprudent cherche à briser sa pince :
« Prends garde ! lui dit-il, je suis encore un prince ! »



X

LA SEMOULE



D'ASPECT simple, n'ayant rien de prime-sautier,
La bourgeoise semoule appelle la faïence,
La soupière massive arrondissant sa panse,
Où reluit l'art naïf du Rouen ou du Moustier.

Céréale modeste, ange de bienfaisance,
Elle répand ses dons parmi le monde entier.
L'oncle qui s'en nourrit, trompant mainte espérance,
Refait son estomac et nargue l'héritier.

Robuste au grand parent et légère à l'adulte,
Dans toutes les maisons elle est l'objet d'un culte.
En fait-on des gâteaux, il faut voir les babys,

Devant ce panthéon spongieux, ébaubis,
Battre gaîment des mains près de leur mère heureuse !
Acte de Florian ! Intérieur de Greuze !





CHANSON DE TABLE



Plus blanche que l'hermine blanche,
La nappe appelle le banquet ;
La girandole à chaque branche
Concentre la flamme en bouquet.
Sur la serviette en pyramide
Les convives cherchent leurs noms ;
L'œil brille, la lèvre est humide ;
C'est l'heure où l'on dîne, — dînons !

Majestueux comme un notaire,
Debout derrière mon fauteuil,

Un garçon dit avec mystère :
« Monsieur, saint-estèphe ou bourgueil ? »
Les pieds glacés, l'aï frissonne.
Honneur aux dieux que nous servons !
Demain je n'y suis pour personne.
C'est le soir où l'on boit, — buvons !

Que tout brille et s'épanouisse,
Les parfums, les cristaux, les sons !
Qu'au bruit de nos coupes s'unisse
Le tapage de nos chansons !
Que chacun de nous improvise,
Même des vers de mirlitons !
Siraudin est maître en devise.
C'est l'heure où l'on chante, — chantons !

Est-ce Clémentine ? est-ce Estelle
Qui sur mon épaule s'endort,
Laissant pendre un bout de dentelle
Dans le champagne aux perles d'or ?

Mon œil, sous le mouvant corsage,
Entrevoit la neige des monts.
La plus folle, c'est la plus sage...
C'est la nuit où l'on aime, — aimons !





ENCORE A MADAME X***



Des jours enfuis gardez-vous la mémoire ?
Dites, madame, — et vous rappelez-vous
Ces courts instants d'une commune histoire,
Interrompue au feuillet le plus doux ?
D'un cher espoir que j'enferme en mon âme,
Seul aujourd'hui me suis-je souvenu ?
« — L'amour viendra, » me disiez-vous, madame ;
J'attends toujours : l'amour est-il venu ?

Après sept ans, hier, belle et parée,
Je vous revis, — et me trouvai bien vieux.
Je vous parlai deux fois dans la soirée ;
Rien ne frappa votre esprit oublieux.

Sur moi pourtant tomba votre œil de flamme,
Mais votre cœur ne m'a pas reconnu.
« — L'amour viendra, » me disiez-vous, madame;
J'attends toujours : l'amour n'est pas venu.

A ce jeu-là, j'ai perdu tout courage.
D'un rêve heureux laissez-moi la moitié,
Et refaisons, par un accord plus sage,
D'un vieil amour une jeune amitié.
Triste et touchante, une voix me réclame :
C'est la raison ; ô regrets superflus !
« — L'amour viendra, » me dites-vous, madame ;
Ce n'est pas vrai : l'amour ne viendra plus...





BŒUFS GRAS



Un sou! voici l'ordre et la marche!
« Demandez! Pendant les jours gras,
« Plusieurs bœufs, nés à Pont-de-l'Arche,
« Se promèneront pas à pas. »

Et la foule est considérable
Sur les quais, sur les boulevards;
Une anxiété véritable
Est peinte dans tous les regards.

Malgré le vent, malgré la neige,
Un peuple entier est arrêté;

Enfin, on signale un cortége,
Le cortége tant souhaité!

En avant de la cavalcade,
Mons Pierrot et maître Arlequin
Exécutent mainte cascade,
Au son des cornets à bouquin.

D'abord viennent, fiers de leur rôle,
De riches Infants à cheval,
Le manteau doré sur l'épaule,
Don Mendoce et don Sandoval;

Vénitiens couverts de martre,
Indiens au plumet flottant,
Sacrificateurs de Montmartre,
Druides de Ménilmontant;

Et puis les bêtes d'Adeline,
Calmes, dans un char triomphal,
Aspirant à pleine narine
Les parfums du bouillon Duval.

Le char! le char, — gloire qui bouge, —
Où, sur un trône tremblotant,
Une Cythérée au bras rouge
Mouche un Cupidon grelottant.

C'est une habitude formée
De baptiser, tant bien que mal,
Du nom d'une œuvre renommée
Chaque bœuf gras du carnaval.

Le génie ainsi se consacre;
Il n'est pas de plus haut gradin;
C'est la conquête, c'est le sacre.
Montjoye accompagne *Aladin*.

Suprême couronne de rose!
Laurier poussé sur le verglas!
Et l'on n'a pas été grand'chose
Tant qu'on n'a pas été bœuf gras!





LA LEÇON DE FLUTE



J'ÉTAIS resté longtemps les yeux sur un tableau
Où j'avais retrouvé Théocrite et Belleau,
Fraîche idylle aux bosquets de Sicile ravie,
Ayant bu la lumière et respiré la vie.
Ce tableau représente, en un verger sacré,
Un vieux pâtre taillant une flûte, entouré
D'un beau groupe d'enfants aux têtes attentives,
Qui se pressent, muets, dans des poses naïves.
Et, parmi ces enfants, que l'art déjà soumet,
Un surtout, sérieux et bouclé, me charmait.

Je m'étais éloigné de cette aimable toile,
Et je voyais toujours l'enfant aux yeux d'étoile ;

Et je me surprenais, en marchant, à songer :
« Je veux dire à mes fils les leçons du berger,
« Leur tailler des pipeaux, et leur faire comprendre
« A quel point l'art est doux, consolateur et tendre ! »

Je raisonnais ainsi, quand soudain, au détour
D'une place, je vis dans le fond d'une cour
Un homme pâle, usé, front courbé par la lutte.
Il tenait aussi, lui, dans ses doigts une flûte ;
Et son chapeau fangeux, sur le pavé placé,
Dénonçait la misère et l'orgueil terrassé.
Or, je ne sais par quel sortilége exécrable,
Dans cet homme flétri, dégradé, lamentable,
Je revoyais l'enfant du tableau contemplé,
Les traits purs de l'enfant sérieux et bouclé.
— Ainsi fait le hasard en ses jours d'ironie. —
Je m'enfuis, inclinant ma tête rembrunie.

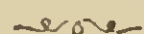
O musique ! ô tableaux ! ô Sicile ! ô verger !

Mes fils ignoreront les leçons du berger.





UN HAREM



U'EST-CE que c'est donc qu'un harem ?
Demandait la jeune Euphrasie
Au peintre blond nommé Wilhem,
Coloriste retour d'Asie.

— Tiens, dit-il, ô cœur ingénu !
En lui désignant une ébauche
Où plusieurs femmes au sein nu
Chantaient l'hymne de la débauche ;

Or, vermillon et bleu lapis;
Vois, un harem, c'est une chambre
Pleine de fleurs et de tapis,
De coffrets et de senteurs d'ambre,

De flacons, de trépieds brûlants,
De gaze, de coussins, de soie,
De grands plateaux étincelants,
Fouillis où le regard se noie!

Par dessus tout, des flots de chair,
Quinze créatures groupées,
Ayant toutes coûté très-cher,
Et savamment inoccupées.

Il en est de tous les pays:
Race maure, latine, franque;
De l'Égypte où croît le maïs,
De la France où fleurit la banque.

L'une, soulevant ses cheveux
Par un geste de canéphore,

Montre au fond de ses deux grands yeux
Une caverne de phosphore;

L'autre, pleurant son Roméo,
Dans un coin, rêveuse et bizarre,
Éveille une âme de guitare,
Comme dirait notre Théo;

Celle-ci, dont la roideur place
L'état civil dans le Thibet,
D'une lèvre boudeuse agace
La neige rose d'un sorbet.

D'autres qui n'ont point de gaze, elles,
D'un bras lourd venu d'Amalfi
Caressent le flanc des gazelles.
— Oh! Wilhem, des calembours, fi!

— Celle-là, d'un écran de plume,
Irlandaise au buste accoudé,
Apaise les souhaits qu'allume
Un sultan sans cesse attardé.

— Un sultan? s'écrie Euphrasie.
Wilhem, dit-on, a reparti :
— Oh! j'ai vu les harems d'Asie
Quand le sultan était sorti.





CONTE DE CARNAVAL



« Mignonne, allons voir si les huîtres
Sont ouvertes au restaurant.
A ton amour j'ai quelques titres ;
Fixe ce soir mon cœur errant.
Il n'est genre de sacrifices
Que je n'accomplisse aussitôt ;
J'irai jusques aux écrevisses,
Je pousserai jusqu'au clicquot ! »

C'est un Pierrot couleur de neige
Qui, dans ce style plein de feu,
Sur l'escalier d'un bal assiége
Une Écossaise au noir cheveu.

Après un bout de résistance,
— Juste ce qu'on doit à qui plaît, —
La belle, abrégeant la distance,
Lui dit : « Rattachez-moi mon plaid. »

Les voici tous deux tête à tête
Dans un cabinet, chez Verdier.
Le Pierrot, fier de sa conquête,
Déjà se sent irradier.
Sur la nappe aux effluves blanches
Il se couche, souple et fluet,
Et son bras dans ses longues manches
Exécute le moulinet.

Bientôt les plats aux plats succèdent ;
Lesquels, je ne sais ; les meilleurs !
Où sont les vertus qui ne cèdent
Devant la truffe et les primeurs ?
Le Pierrot avait le vin tendre ;
Il veut se jeter à genoux.
Mais l'Écossaise, sans l'entendre,
Demande : « — Quel âge avez-vous ? »

« — Que t'importe, reine des brunes,
Pourquoi me railler, farfadet ?
J'ai vingt-deux ans, viennent les prunes,
Les prunes d'Alphonse Daudet.
Laisse là tes mines hautaines,
Et viens, papillon voltigeant,
Jusqu'au jour noyer tes antennes
Dans le champagne tapageant !

« Buvons ! à toi, fille d'Écosse !
Vierge rayée, à tes appas !
Cesse de me trouver précoce,
Héritière des Mac'Douglas !
C'est toi que mon œil dans ses rêves
Cherchait du haut des belvéders,
Dame du lac ou fée aux grèves,
Descendante des highlanders ! »

Et c'étaient des chants et des rires,
Des grimaces, des bonds de faon,
Des *Hé, Lambert !* mille délires ;
Il était bien gai, cet enfant.

« Aimons-nous, hurlait-il, moqueuse !
Je l'ai juré, tu m'aimeras ! »
L'Écossaise, silencieuse,
Buvait, et ne répondait pas.

Le champagne, ardente marée,
Montait toujours (style Ambigu) ;
Et déjà sa vague dorée
Roulait le Pierrot éperdu.
« Encore un verre ! à toi, mauvaise ! »
Soudain, comme par un ressort,
Il retomba lourd sur sa chaise.
Le Pierrot était ivre-mort.

« T'aimer ? cervelle extravagante ! »
Longtemps rêveuse elle resta.
Puis, sa main fine qu'elle gante
Vers la sonnette se porta.
« Six heures ! il faut que je parte !
Couchez monsieur sur le divan ;
Cherchez sous sa veste une carte ;
Ramenez-le chez sa maman. »



MARIVAUX A LA BARRIÈRE



Lorsqu'il fallut dîner dans cette auberge atroce,
Le front de mon ami se rembrunit soudain.
On mit notre couvert dans le fond du jardin,
Près d'un jeu de tonneau disloqué. Quelle noce !

Le potage manqua complètement d'attrait :
Un lac d'une blondeur terne. — Rempli d'alarmes,
Mon ami s'écria : « Quel bouillon ! il faudrait,
Pour lui percer les yeux, un fameux maître d'armes ! »

Je ne l'écoutais pas ; mon caprice suivait
La fillette au jupon rayé qui nous servait ;
Opulente beauté, — seize ans, et du corsage ! —

Et j'allais, répétant : « Vois donc quels yeux, mon cher ! »
Lui, tout à son idée, et d'un accent amer :
« Que n'a-t-elle jeté ses yeux dans le potage ! »





POÈTE FAMÉLIQUE



I

Au gai roman de ma jeunesse
J'ai fait une corne ce soir.
Je te ferme, car il fait noir,
Petit livre si plein d'ivresse !

Adieu chansons ! tout est fini ;
Faisons place à la politique.
Qu'importe à la chose publique
Où nous suspendions notre nid ?

Nos phrases ne sont que sornettes.
L'heure est venue où les poètes
Ne seront pas mieux regardés
Que bretteurs ou pipeurs de dés.

Le monde, saturé de fables,
Délaisse, à l'égal du sanscrit,
Les feuillets où ces pauvres diables
Mettent leur cœur et leur esprit.

Secs comme d'anciens télégraphes,
Sous les balcons errants et bas,
On vide sur eux des... carafes,
Comme aux soupirants dans *Gil Blas*.

II

Que le ciel ne m'a-t-il fait naître
Comme ce bourgeois gras et blond,
Si bien mis et si content d'être
Qu'il n'en demande pas plus long !

Qu'ai-je fait à la Providence
Pour n'être pas tout simplement
Homme de peine et de silence,
Pêcheur breton, meunier normand ?

Surnuméraire à la marine,
Propre et luisant comme un sou neuf,
Avec des manches en lustrine,
Pour ne pas user mon elbeuf?

Officier de cavalerie,
Jouant au billard chaque soir,
Et faisant une cour fleurie
Aux demoiselles de comptoir?

Ou boutiquier dans ma boutique,
Marié, courtois, matinal,
Attendant venir la pratique,
Tout en dégustant mon journal?

III

Vivre, eh ! Dieu ! la belle merveille !
Morne chanson, morne refrain !
Ce qu'on m'a vu faire la veille,
Je le ferai le lendemain ;

Et sans relâche, ombre légère,
J'arpenterai les boulevards,
Et la même cité Bergère,
Avec le même pont des Arts.

Au matin, la même paresse
Chaque jour me réveillera ;
Et, le soir, la même maîtresse
Sur sa gorge me vieillira.

Mon cœur, triste petite bête,
Ne battra plus que quelquefois,
Et dans dix ans ma pauvre tête....
Mais où sont les nymphes des bois?

Car, grâce au public insensible,
Pour nous, vainement révoltés,
La lutte se fait impossible
Avec les faiseurs effrontés.

Ah! race de marchands du temple,
Mais du Temple abject de Paris,
Qu'un de vous se lève et contemple
Notre légion d'appauvris!

Nos poèmes, qui trop tard règnent,
Veulent un rude enfantement,
Car nos flancs sont des flancs qui saignent.
Toute ode suppose un tourment.

Eh bien! donc, tombons sans murmure,
Tombons comme des orgueilleux!
La conscience, c'est l'armure
Des poètes, ces derniers preux!

IV

Et vers la rivière voisine,
La cravate un peu de côté,
Le rimeur maigre s'achemine
Pour prendre un bain d'éternité;

Léguant, entre autres paperasses,
Son poème d'*Onuphrius,*
Écrit pour les futurs Parnasses,
A l'éditeur Sartorius.





BOURGOGNE ET BORDEAUX



Au seul Bordeaux toujours fidèle,
Buveur d'hier et d'aujourd'hui,
J'admets que pour plus d'un rebelle
L'éclair d'un autre vin ait lui.

A quoi bon fuir le parallèle
Avec un loyal ennemi?
Disons que le Bordeaux c'est *Elle*,
Et que le Bourgogne c'est *Lui*.

A *Lui* les airs fiers et superbes!
Coquelicot parmi les herbes,
Il se croit l'honneur du bouquet.

Elle, plus discrète en sa flamme,
Sourit d'un sourire coquet...
Le vin de Bordeaux, c'est la femme.





RETOUR DES COURSES



La belle est dans son panier ;
— Trotte, trotte, ma petite ! —
Sous le soleil printanier
Son cheval l'emporte vite.

Légère comme l'osier,
— Trotte, trotte, ma petite ! —
De Vincenne au vieux quartier
Elle a franchi la limite ;

Tandis que, flot moutonnier,
— Trotte, trotte, ma petite ! —
Le Paris palefrenier,
Grelots au vent, lui fait suite !

Tout le faubourg ouvrier,
— Trotte, trotte, ma petite ! —
Pour rire et s'extasier,
Bruyant, s'aligne et s'agite.

Mais alors sans sourciller,
— Trotte, trotte, ma petite ! —
A flageller son coursier
Sa main fluette s'excite.

Car maint regard rancunier
— Trotte, trotte, ma petite ! —
La poursuit dans son panier.
Qu'est-ce donc qui les irrite ?

On ne saurait le nier,
— Trotte, trotte, ma petite ! —
Sa toilette est du dernier
Goût ; sa robe a du mérite.

J'aime à la voir manier
— Trotte, trotte, ma petite ! —

Ses guides, en écuyer
Qui ne bronche ni n'hésite.

Aussi pourquoi, rêve altier,
— Trotte, trotte, ma petite ! —
Mettre en ce faubourg grossier
Une carte de visite ?

Vit-on jamais marier
— Trotte, trotte, ma petite ! —
A la fleur de l'églantier
La pomme de terre frite ?

Un manant très-familier,
— Trotte, trotte, ma petite ! —
Soudain vient à s'écrier :
« Excusez ! ma sœur Brigitte ! »

Il sortait de l'atelier :
— Trotte, trotte, ma petite ! —
L'accent de Paulin Ménier
N'excuse pas sa conduite.

Qu'il remonte en son grenier;
— Trotte, trotte, ma petite! —
Mais, bah! pour le renier,
Mignonne, t'en voilà quitte.

Ce faubourg trop chicanier,
— Trotte, trotte, ma petite! —
Ton cheval, sans l'en prier,
L'a dépassé tout de suite.

Conduis ton joli panier;
— Trotte, trotte, ma petite! —
Le boulevard tout entier
A recommencer t'invite.





PETIT RESTAURANT



C'EST *au Rocher* que, certains soirs, je dîne,
Vers Saint-Germain-des-Prés au long clocher :
Rideaux proprets, hôtes de bonne mine,
Dessins qu'au mur les *jeunes* vont percher.
Rodolphe y vient causer avec Colline.
Bruit et chansons ! — Quand j'ai l'humeur chagrine,
Je saute en fiacre et je dis au cocher :
« Passez les ponts ! » Et lui qui me devine :
« C'est *au Rocher ?* »

Bon feu, bon gîte, et l'entre-côte fine !
Flacons poudreux que je fais déboucher !

Quoi ! Rose est seule à la table voisine :
Nos deux couverts s'en vont se rapprocher,
Et nous boirons à la gaîté divine.
C'est *au Rocher !*





RONDEAU

DE NOUVELLE ANNÉE

—

*A Madame M****

Que voulez-vous qu'on vous souhaite?
Vous avez richesse et beauté,
Avec la grâce qui complète,
Avec l'esprit, cette clarté!
Vous avez même la bonté.
En dot tout vous fut apporté;
La fée a cassé sa baguette.
Il vous faut demeurer parfaite;
Que voulez-vous?

L'an dernier n'est pas regretté :
Tout nouvel an est votre fête.
Ah ! si j'étais un grand poète,
Je sais bien qui j'aurais chanté !
Mais je n'ai rien qu'une lyrette ;
Que voulez-vous ?





DRAGON IVRE



Un dimanche d'été, sur le quai Malaquais,
Derrière lui j'allais, et je le remarquais.
Vacillant, ce dragon se frayait des passages
A travers tout le monde, et gênait les gens sages.
Il suivait lourdement le long du parapet,
Et, de l'autre côté rebondissant, frappait
Les bancs verts du trottoir ou salissait aux ormes
Le cuir qui tapissait ses pantalons énormes.
Les litres avaient mis dans son regard l'azur
Qui fait que l'on réclame avec instance un mur.
Professeur de feston, artiste en astragale,
L'opinion d'autrui lui semblait fort égale,
Et ses gestes n'avaient rien qui leur commandât.
On devinait en lui, sous l'habit du soldat,

Un villageois sentant encore la luzerne.
Il murmurait ces mots : « Permission... caserne... »

Là-bas, de l'horizon descendant les degrés
Dans un entassement de nuages dorés,
Le soleil se couchait du côté de Grenelle;
Mais cet astre indiscret offusquait la prunelle
De ce dragon. Son casque, essayant un essor,
Sur son front en sueur flamboyait, globe d'or.
Les passants s'en allaient dîner, et les familles
Évitaient le guerrier, surtout les jeunes filles,
Non pas que son allure eût rien d'inquiétant
Pour la pudeur... Jamais! Lui, vertueux. Pourtant,
Il souriait aux voix qu'il paraissait entendre;
A sa lèvre entr'ouverte un refrain semblait pendre.
Tel passait ce dragon, buttant à chaque pas,
Menaçant de crouler, et n'ayant même pas
Cet instinct révolté qui fait que l'on se cabre,
S'emberlificotant les jambes dans son sabre.





TOUT EST MAL



PRENANT pour une citadelle
Votre boudoir, charmante Adèle,
L'autre jour, — c'était vendredi, —
Je devins un peu trop hardi.

Votre main, me trouvant près d'elle,
Fit luire à mon œil étourdi
La plus éclatante chandelle
Qu'on puisse voir en plein midi.

Je protestai. Mais ma figure
En reçut mainte égratignure,
Et je dis, riant et battu :

— Le ciel, qui fit mal toutes choses,
Donna des épines aux roses
Et des ongles à la vertu!





LA VIE ET LA MORT

D'UN HANNETON



D'OU sors-tu, bon camarade?
De la terre, c'est certain.
Plus tard, d'un chêne hautain
Tu choiras dans la salade.

Je suis aise de te voir.
J'aime ta lourde mimique.
Gauche et lent à te mouvoir,
Tu confines au comique.

Ton habit propre et marron,
D'un beau marron de finance,
Te donne l'air d'un baron,
Riche, sans impertinence

Je crois que des plans confus
Se disputent dans ta tête.
On dit, quand ton pas s'arrête,
Que tu comptes tes écus.

O la naïve légende!
Ainsi me sont expliqués
Dans ta pesanteur si grande
Tes efforts si compliqués

Et les graves tentatives
Que, pour prendre ton essor,
Font tes sacoches rétives,
O comptable chargé d'or!

D'abord, comme un parapluie,
Tes larges basques — décor —
S'ouvrent, laissant de ton corps
Paraître l'anatomie.

De ton hésitation
Nous suivons toutes les phases

Et la palpitation
De tes transparentes gazes.

A quoi bon tant de façon?
Pourquoi cette âme indécise?
Vas-tu t'envoler? — Oui. — Non.
— Non. — La partie est remise.

Tu voudrais, tu ne peux pas,
Ou tu ne veux pas. Mystère!
Un souffle inconnu d'en bas
Semble te clouer à terre.

C'est en vain que les marmots
T'excitent par la parole,
En criant : « Hanneton, vole! »
Tu restes sourd à leurs mots.

Ils jurent tous par saint George,
En te menaçant du poing,
Qu'ils te couperont la gorge...
Hanneton ne vole point.

Mais vienne un caprice étrange,
Et soudain, épais barbon,
Dans une brise qui change
Tu t'élances d'un seul bond !

Et dès lors, ce sont des passes,
Mille et mille tournoîments,
Des dévorements d'espaces,
D'insensés bourdonnements.

Il n'est vitre où ne se cogne
Ton aveuglement ailé,
Sans mesure, sans vergogne,
Fou, délirant, boursouflé !

Ivre parmi les plus ivres !
C'est un tableau scandaleux
De voir sur de tels fonds bleus
Un pareil teneur de livres.

Et tes écus si nombreux,
Qu'en fais-tu ? Par les ravines,

Les champs et les aubépines,
Tu les sèmes, malheureux !

C'est surtout dans les soirées
Brûlantes du mois de juin,
Que tes troupes enivrées
Font courir leur tambourin,

A l'heure où le crépuscule
Met ses suprêmes chaleurs,
Lorsque l'horizon recule
Et se fond en rouges pleurs.

Alors, dans cet incendie
Haussant le vol et le ton,
Monte ta note étourdie.....
C'est le chœur du hanneton.

Longtemps sans repos ni trêve,
Défiant même l'éclair,
Ton essaim, comme en un rêve,
Emplit et fatigue l'air.

Mais, ô destin périssable !
Tout à coup, roi des lourdauds,
Tu retombes sur le sable,
Sur le sable — et sur le dos.





POLICHINELLE AU RESTAURANT

I

Il a conduit Pomponnette
Chez Vachette,
Dans le cabinet vingt-deux ;
Et là, même avant la bisque,
Il se risque
A lui déclarer ses feux.

II

Il entonne, sans pratique,
Son cantique ;
C'est Polichinelle-Achmet.

Il prononce avec emphase
Cette phrase :
« Voilà comment on se met ! »

III

Il dit, agitant sa bosse :
« Quelle noce ! »
Et, fécond en traits hardis,
Bruyant et content de vivre,
Il semble ivre
Avant même les radis !

IV

Mais elle, rien ne la touche,
Et farouche
Comme monsieur Fualdès,
J'entends de ses lèvres roses,
Quoique closes,
Sortir ce mot : « Cocodès ! »

V

Elle demeure accoudée,
Obsédée,
Résolue à résister,
Inexorable et charmante
Dans sa mante,
Qu'elle ne veut pas quitter.

VI

De fureur, il en détache
Sa moustache,
Et module son regret
Sur ce timbre de romance :
« Pas de chance !
« Pas de chance au bilboquet ! »

VII

Un troisième personnage,
A la nage

Dans un sceau d'argent orné,
Se soulève sur la hanche,
Tête blanche,
Cou de glace environné.

VIII

C'est le champagne ; il susurre :
« Chose sûre,
« Quand mon bouchon partira,
« Tout à l'heure, cette belle
« Si rebelle
« Mollement s'apaisera.

IX

« Elle sera la première
« (La lumière
« Augmentant son tendre émoi)
« A dire : — Quelle folie !
« Je m'oublie...
« Qu'allez-vous penser de moi ? »

X

« Bientôt tu verras, te dis-je,
« Ce prodige.
« Cesse d'invoquer l'enfer ;
« Ton courroux est trop facile.
« Imbécile,
« Arrache mon fil de fer !

XI

« Car je suis maître Champagne,
« Qu'accompagne
« Le délire aux cents couplets !
« Je dompte les plus sévères.
« A moi, verres,
« Coupes, flûtes et cornets !

XII

« Si quelqu'une, fière ou triste,
« Me résiste

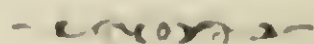
« En affectant un raide air,
« Je quitte mon ton bonhomme
« Et me nomme :
« Carte blanche Rœderer !

XIII

« De l'incomparable veuve
« — Haute épreuve ! —
« J'arbore le nom vainqueur :
« Grand Clicquot, à la rescousse !
« Dans ma mousse
« J'ai vu noyer plus d'un cœur ! »

XIV

Ainsi dit le vin superbe.
Moins acerbe,
La femme se sent capter.
C'est une cause que gagne
Le champagne :
Son bouchon vient de sauter !





LE CHARBONNIER



Dans ses contes en vers, un jour, Voltaire osa
Mettre une grande dame entre les bras d'un rustre;
C'était un charbonnier; et sur la lèvre illustre
La lèvre roturière un instant se posa.

C'était pour *les beautés* paresseuses et fières
Que Voltaire écrivait ce conte croustillant.
Je m'en suis souvenu, madame, en vous voyant
Seule, triste, moqueuse, et sans flamme aux paupières.

Perdre ainsi sa jeunesse est un crime à Paris.
Dites, que faites-vous de toute votre grâce?
Vous n'avez pas vécu, vous êtes déjà lasse:
Sortez de cet ennui, sortez-en à tout prix.

N'avez-vous pas, dans l'ombre où votre spleen s'étale,
Rencontré quelquefois un regard éclatant ?
J'ai l'amour et la force, et la sève brutale.
Je suis le Charbonnier que votre cœur attend.





PETITE ACTRICE



Elle n'était pas femme;
Et cependant, déjà,
Un directeur de drame
Dans ce temps l'engagea.

On fit pour elle un rôle,
Un beau rôle à mollets,
Où quelqu'un de très-drôle
Avait mis des couplets.

Elle était vive et blonde
En son déshabillé,
Et chantait une ronde
De Laurent de Rillé.

On voyait dans ses poses
Pointer, léger dessin,
Deux petits radis roses,
Étoiles de son sein.

Son succès fut extrême,
A ce point qu'un visir
Et que Sarcey lui-même
Grognèrent de plaisir.

Plus tard, dans les *Cent Vierges*,
Je l'ai vue à foison.
Que messieurs les concierges
Ont donc cent fois raison

(Eux que la prose invite),
Lorsqu'ils ont une enfant,
De la vouer bien vite
A cet art triomphant!





LA FORTUNE DU POT



Du pot-au-feu l'odeur est importune
A quelques-uns ; c'est affaire de goût.
Moi, je l'estime ; et pourtant j'y mets une
Condition : c'est que rôt et ragoût
Escorteront la pièce un peu commune.
Certain quidam, doué d'un fort bagout,
Me répétait : « Venez donc, à la brune,
« Un de ces jours, dîner à la fortune
« Du pot ! »

J'y fus pincé ! Quel dîner de grigou !
Sa soupe était une infecte lagune ;
Son bœuf aurait fait pleurer un cagou.

Il l'arrosa d'un vin au jus de prune.
Combien j'étais, dans mon triste dégoût,
Dupe... oh!





LA CLEF DU CAVEAU



L'AUTRE jour, chez un bouquiniste,
Parmi plusieurs in-octavo,
J'ai, de Nodier suivant la piste,
Acheté la *Clef du Caveau.*

A la fois jovial et tendre,
Ce bon vieux recueil délaissé
Renferme, comme une autre cendre,
Tous les airs dont je fus bercé.

Les chants ont eu première place
Dans la mémoire, près du cœur.
Tout fuit, tout change, tout s'efface,
Hors un refrain triste ou moqueur.

La serinette des grand'mères,
Dont la note semble une toux,
Souvent sur les heures amères
Jette un son consolant et doux.

Et voilà pourquoi je vous aime,
O timbres naïfs du Caveau,
Où je me retrouve moi-même,
Dans un amusant renouveau!

Caveau — disons plutôt bocage —
Au galant et facile accès!
Clef charmante, rouvrant la cage
Où gazouille l'esprit français!

Il n'est pas de Paris au Caire
Lèvres n'ayant fredonné *la*
Famille de l'Apothicaire,
Ou *Turlurette*, ou *Lon lan la*.

Il suffit d'une ritournelle,
D'un vague et tremblotant solo.

Pour qu'aussitôt je me rappelle
Un homme pour faire un tableau.

Quels éclats de rire à la ronde!
Où courez-vous, monsieur l'abbé?
Sur *Ce mouchoir, belle Raimonde,*
Cet abbé-là sera tombé.

Que de Tircis et de Grégoire!
Combien de baisers, de glouglous!
Elle aime à rire, elle aime à boire,
Elle aime à chanter comme nous!

J'en guette un petit de mon âge!
Dit Lise, au bord d'un frais ruisseau.
Sa voix charme le voisinage,
Car... *Une fille est un oiseau.*

Fanchon, *Dans les Gardes françaises*,
S'en va réclamer son amant :
Des fraises, des fraises, des fraises,
Lui répond ce beau garnement.

Quand je parcours ces folles pages,
Je reconnais tous ces lurons,
Bergers sournois, effrontés pages,
Dénichant merles et tendrons;

Satyres transformés en drilles,
Qui s'en vont, dès le point du jour,
Chasser, derrière les charmilles,
Gibier des bois, gibier d'amour.

Il cache encore sa fauvette,
Le gros Lucas sous son chapeau;
La Harpe dit : *O ma Musette!*
Barré dit : *Mon père était pot!*

Aimable musique de poche!
Alors, en ces temps ingénus,
Un *Air nouveau de M. Doche*
M'ouvrait des mondes inconnus.

Aussi, lorsque j'entends bruire
L'écho lointain d'un flageolet,

Je me surprends à reconstruire
Une époque avec un couplet.

Je vous revois, sensibles femmes,
Avec vos manches à gigot,
Et vous, *Enfants chéris des dames,*
Roucoulant dans votre jabot.

N'ayant rien qui le réconforte,
Un rimeur dit, d'un ton fatal :
Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital!

Pendant toute une matinée,
La *Clef du Caveau* dans les mains,
J'ai rêvé, l'âme abandonnée
Au courant des anciens chemins,

Jusqu'au moment où, jeu féroce,
Une voix soudain me souffla :
Allez-vous-en, gens de la noce!
C'est l'air de la fin, celui-là.

18.

Et puis j'ai refermé le livre,
Sans me cacher d'être attendri,
Le livre qui m'a fait revivre...
A la façon de Barbari!





VIEIL ARTISTE




moi le fard et la céruse!
Vieillesse, je veux te dompter.
Après la force vient la ruse;
L'important est de résister.

Je souffre : eh bien! je vais chanter!
La douleur n'est pas une excuse.
Sachons contraindre à m'écouter
Ceux que d'ordinaire j'amuse.

Mes lèvres, ne trahissez rien;
Et vous, mes pleurs, évitez bien
Qu'on aperçoive votre trace.

Apprenons chez les grands sculpteurs
Comment finissent les lutteurs.
Tout est là : tomber avec grâce!





SIÉGE DE PARIS



FACTION NOCTURNE



Le vent, sur les remparts épais,
Caresse mon front et le baise.
O le joli petit vent frais,
Favorable au guerrier obèse!

Blafarde dans les grands cieux gris,
La lune argente avec mystère
Des files d'hommes aguerris,
Gardant des sacoches de terre.

Un chassepot entre les mains,
L'œil interrogeant la distance,
Je songe à des temps plus humains,
Je repasse mon existence.

O beaux jours, vite évaporés!
Jours d'inconsciente jeunesse!
Que ne vous ai-je savourés
Avec une plus lente ivresse!

Hélas! et maintenant holà!
Dire que j'ai (rage infernale!)
Passé ma vie à railler la
Digne garde nationale!

Jadis, les voyant s'emboîter,
Bombés, sous l'épaulette blanche,
M'aurais-je pu jamais douter
Qu'ainsi je serais un dimanche?

O châtiment du fanfaron!
Avoir fait mon plaisir unique

De me moquer du ceinturon,
Et finir dans une tunique !

« Qui vive? Avance au rallîment !
« Caporal, venez ! »... — Oh ! quel style !
N'importe ! allons-y noblement :
Homme autrefois doux, sois utile !

Janvier 1871.





CADEAUX DE CIRCONSTANCE



A Madame F...



Dans cet écrin, je vous envoie
Un fragment de pâté de foie,
Merveilleusement conservé
Et retrouvé.

Un pâté, conquête suprème!
A peine y croirez-vous vous-même.
Rare trésor que Corcelet
Encor celait!

Puis, sous un fin papier de soie,
Quatre pommes de terre, ô joie!
Mieux qu'oranges de Portugal,
Friand régal!

Item, une mince rondelle
D'une attrayante mortadelle,
Qu'à l'étalage de Chevet
Mon œil couvait.

Hélas! hélas! le poisson manque :
Avec tout l'argent de la Banque
On ne trouverait chez Chabot
Pas un turbot.

Pourtant j'ai, ce matin, aux halles
(Sonnez, trompettes triomphales!),
Mis sur un monceau de Mondor
Un monceau d'or.

Voilà votre menu, mignonne,
Peu digne de votre personne;

Plaignez-vous, fille de Boucher,
A mon boucher.

Je pourrais y joindre autre chose;
Mais à votre air, je le suppose,
Vous n'aimez qu'en poudre le riz,
Charmante Iris!

Janvier 1871.





PROPRIÉTÉ A VENDRE



J'ai voulu tout revoir. Les ronces, la bruyère
Ont détruit le sentier tant parcouru naguère.
Je marchais, hésitant... De même qu'autrefois,
Furtivement, j'entrai par la porte du bois.

Et je fus obligé de m'asseoir sur la pierre.
Devant moi la maison, plus brune sous le lierre,
Après douze ans, — autant! Tout à coup une voix...
C'était le jardinier, un bonhomme narquois.

Du dernier maître mort ensemble nous causâmes.
« Et ses filles, monsieur! c'étaient deux tendres âmes!
« Une surtout, si belle! » Et me voyant trembler,

Il leva son regard et crut se rappeler.....
Quand, arrivés tous deux devant son toit de chaume,
Je lui saisis la main : « Adieu, mon vieux Guillaume! »





SOUPER PARISIEN



« C'est ici l'endroit redouté des mères. »
(H. Meilhac et Halévy.)



'est ici l'endroit adoré des pères ;
C'est ici, le soir,
Qu'ils viennent s'asseoir.
Savez-vous, parmi les riches repaires,
Un lieu mieux choisi ?
Messieurs, allez-y !

Minuit va sonner, « heure solennelle, »
Comme dit Adam
En un hymne ardent.
Une belle nuit pour la tour de Nesle !

Notre grand dix-neuf
Est plein comme un œuf.

La température est celle d'Hyères :
Au lieu du ciel bleu,
La bougie en feu.
La bisque a paru : flots incendiaires,
Étang copieux !
Silence pieux !

Puis, viennent alors égayer la nappe
La crevette et nos
Homards-cardinaux.
(Espérons qu'un d'eux sera nommé pape) ;
Et pour compagnons,
Les vins bourguignons.

Superbe et fumant, le filet s'avance,
Monté sur réchaud,
Flanqué d'artichaut.
Que ces perdrix font noble contenance !
O mes chers amis,
Vivent les salmis !

Un instant d'arrêt : c'est une volaille ;
Parfum belliqueux !
Sauce Périgueux.
Jules a pâli... « Fallait pas qu'y aille ! »
Au garçon futé
Blanche dit : « Un thé. »

Les cailles bientôt jusque dans l'assiette
Ont l'air de crier
Qu'il faudra payer.
On voit s'avancer truffe à la serviette,
Cèpes, céleri...
Vénus a souri !

Pour finir la fête, une armée entière
De fruits, de parfaits,
De fromages *faits*.
Général en chef à la tête altière,
Le vin de Clicquot
Fait tripler l'écot.

Les pères alors accourent en foule ;
Et leurs appétits

Ne sont pas petits,
Car c'est chez Brébant que leur nuit s'écoule,
Endroit bien choisi;
Messieurs, allez-y!





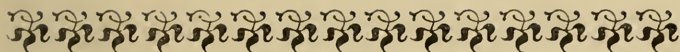
A LA PERSONNE

LA PLUS IVRE DE LA SOCIÉTÉ



Puisque avant le dessert la fatigue t'a prise,
Blonde et chétive enfant qui n'est même pas grise,
Et qu'à peine au début de nos propos joyeux
Les éclairs des flacons ont vaincu tes grands yeux ;
Puisque ton coude nu se pose sur la nappe,
Que le bâillement seul de tes lèvres s'échappe,
Que ton corps se dérobe et que ton front s'endort,
— Sur le sofa défait aux coussins à glands d'or,
Quoique pour une nuit entière on t'ait payée,
Va dormir un instant dans tes cheveux noyée !





LE TOAST

Sonnet à l'envers



Pour vous fêter, ami, les verres sont tendus;
Et nos joyeux propos, du dehors entendus,
Dans le jardin d'en bas font s'arrêter les groupes.

Jamais le grand salon des Frères Provençaux
N'a, sous son plafond d'or, vu plus gais commensaux.
Le rire en feu jaillit du fond glacé des coupes.

Ami, j'aime à vous voir au milieu des bouquets
Et des cristaux, heureux, à cette place même
Où le baron Taylor, ce forçat des banquets,
Présida si souvent, entre parfait et crème.

D'aimables orateurs vous ont porté leurs vœux :
Ils ont dit l'influence et la tâche rêvée ;
C'est au mieux. Moi pourtant, frivole esprit, je veux
Boire à notre jeunesse, une heure retrouvée !





ÉLOGE DE LA MAIGREUR

Le beau, c'est le maigre !
On est maigre et long,
Et l'on
Est bien plus allègre.

Peintres primitifs,
J'adore vos vierges
En cierges,
Et vos saints en ifs.

Le sec, c'est la grâce.
Jamais l'échalas
N'est las.
Le chêne se lasse.

L'aigu seul est grand.
Exemple : ma tante,
Qu'on tente
En s'y déchirant.

Célébrons le mince ;
Vive le pointu !
Vertu,
Aucun ne te pince !

Au ciel doux à voir
Tout ange a des ailes
Fort belles,
Et rien pour s'asseoir !



PETITS VOYAGES



PETITS VOYAGES



EN WAGON



Madame, que n'allongez-vous
« Vos deux jambes auprès des miennes ? »
Elle a resserré les genoux,
Toute vibrante de courroux,
Avec cet air qu'ont les hyènes.

« Madame, l'odeur du tabac,
« La tenez-vous en mésestime ? »
Elle a toussé, pleine de trac,
A se déchirer l'estomac,
Et j'ai compris sa pantomime.

« Madame (et j'ai baissé le ton),
« Tirons le rideau sur la lampe;
« J'aime assez dormir à tâton. »
Elle, droite comme un bâton,
Retient mon bras... Effet de crampe!

« Madame, voici des journaux
« Et quelques romans à la mode. »
Elle a tourné vers les carreaux
Ses yeux indifférents et beaux.
Je vois bien que je l'incommode.

« Madame va sans doute à Pont-
« De-l'Arche ou Pont-Sainte-Maxence?
Tout à coup, elle me répond :
« Mon cher, que vous êtes crampon! »
Et puis rentre dans le silence.



LE MISTRAL



Je ne voulais pas croire au mistral, je l'avoue.
Les Provençaux, avec leur accent guttural,
Me semblaient des farceurs alors qu'enflant leur joue
Pour imiter un bruit de tonnerre et de roue,
Ils disaient : « Voilà le mistral ! »

Mais à présent, — retour qui n'a rien de magique, —
J'y crois ; je crois au vent aveugle, rude et fier,
Depuis que je l'ai vu, par une nuit tragique,
Arrêter dans la Crau, malfaiteur énergique,
Des convois de chemins de fer.



A MONACO



CERTES, ô Monaco, j'admire ta terrasse
De marbre, tes palmiers au pittoresque essor,
Ton casino vermeil qui s'étage avec grâce,
Et tant d'ombreux détours d'où le regard embrasse
L'horizon enflammé qui chante un hymne à l'or!

Ensemble éblouissant de géantes broussailles,
De monstrueuses fleurs et d'arbres fabuleux!
Invraisemblable roc qui rappelle Versailles,
Avec la mer en plus, aux tons follement bleus!

Mais moi dont, pour un rien, l'œil quelquefois se mouille,
Ce qui m'a, l'autre soir, charmé soudainement,
C'est, sous le ciel obscur et près du flot dormant,
Dans un petit ruisseau le chant d'une grenouille.

Cri timide perdu sous le roseau tremblant !
— Que deviez-vous penser, terre patricienne,
Fiers cactus qui coûtez si cher à monsieur Blanc,
En entendant chanter l'humble batracienne ?

Naïfs coassements, rauques et réguliers !
Note toute française en ce concert d'Afrique !
Vous m'avez fait rêver d'un certain toit de brique,
Au loin, — et j'ai revu la neige des pommiers...

Aussi, quand je serai trahi par la fortune,
Ce qui m'arrivera souvent, grâce au zéro,
J'irai plus d'une fois encore, à la nuit brune,
Entendre ta rainette, ô parc de Monaco !



ENCORE MONACO



 Monaco l'on chasse et l'on déchasse.
Point n'est besoin pour cette chasse-là
De cors sonnant et de limiers de race.
On y va seul, tout comme me voilà.
Et cependant, en Inde ou dans la Thrace,
Dans les halliers qu'on n'ose traverser,
Oncques ne vis animal plus vorace
Que l'animal que l'on y vient forcer.
A Monaco l'on chasse et l'on déchasse.

Cet animal à la triple cuirasse,
Qui sait braver et le plomb et l'épieu;
Sirène, sphinx, méduse à l'œil qui glace,
Monstre charmant dont on a fait un dieu,

C'est la Fortune! Espérance ou menace!
Elle a placé son trône dans ce lieu.
Pour la dompter, l'or de Richard Wallace
Et des Rothschild serait encor trop peu.
A Monaco l'on chasse et l'on déchasse.

Mais elle est femme avant tout, et se passe
Plus d'un caprice étonnant ou moqueur.
Maint beau garçon, ne payant que d'audace,
Est, pour un soir, devenu son vainqueur.
Mais moi qui perds et qui fais la grimace,
Ayant trop mis sur les « six du milieu, »
Pour prendre l'air je vais sur la terrasse.
L'air! voilà tout ce que j'ai pris au jeu.
A Monaco l'on chasse et l'on déchasse.





ESPAGNOLES

A Malaga débarqué
Depuis moins d'une semaine,
Mon cœur, mon cœur attaqué
Court déjà la prétentaine.

J'avais douté de Monpou,
Et, froid comme une banquise,
Nié la brune marquise
D'Amaëgui. J'étais fou.

La mantille, l'œil qui flambe,
L'éventail, le falbala,
C'était donc vrai, tout cela, —
Jusqu'au poignard à la jambe !

Elles sont deux sœurs ici,
Qu'il faut aimer ou maudire ;
J'irai même jusqu'à dire
Qu'elles sentent le roussi.

J'userais trente guitares
A célébrer leurs appas :
Leurs dents sont des perles rares ;
Leurs cils n'en finissent pas.

L'épithète de gentilles
N'est point celle qu'il leur faut.
Ni femmes ni jeunes filles :
Espagnoles ! c'est le mot.

Où les ai-je rencontrées ?
A l'Alameda, parbleu !
Par une de ces soirées
Langoureuses sur fond bleu.

Une odeur de sortilége
Sur-le-champ me subjugua.

A présent, ô Malaga,
De tes murs quand sortirai-je ?

Le matin, j'essaie en vain
De répandre sur ma flamme
Un vin ! un vin noir !! un vin !!!
Toujours brûle ma pauvre âme.

Combien de temps durera
Ce déplorable incendie ?
A vos pieds je psalmodie,
Mon Inez ! ma Juana !

Donc, le matin à la cave,
Le soir à l'Alameda ;
Écris-moi, mon cher Gustave :
« Cœur restant, à Malaga. »





CHRONIQUE DE LA MER

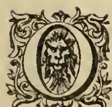


CHRONIQUE DE LA MER



SAINT-VALERY-SUR-SOMME



N m'a fait un lit par terre
Dans une chambre d'hôtel.
Mon désespoir est mortel.

On m'a fait un lit par terre.

« Tout est plein dans notre hôtel ! »
M'a dit la propriétaire.
« Préférez-vous un voltaire ? »

Mon désespoir est mortel.

Que ne suis-je à Neufchâtel,
Ou simplement à Nanterre!
J'ai la paix du monastère

Dans cette chambre d'hôtel.

Le mobilier est austère.
Pour tableaux : Guillaume Tell,
Et deux portraits au pastel.

On m'a fait un lit par terre.

En fumant un *grand-hôtel*,
Sur ma couche solitaire
Je vais rêver de Cythère...

J'ai vraiment bon caractère.

Au réveil, d'un geste tel
Que l'eût fait un militaire :
« Signez au livre d'hôtel, »

M'a dit la propriétaire.

Et j'ai signé : « Chaumontel ;
« Profession : pamphlétaire. »
Mon regard était mortel.

On m'a fait un lit par terre.



CAYEUX-SUR-MER



En proverbes toujours je fus assez pourvu.
« *Qui n'a vu ni Paris ni Cayeux n'a rien vu,* »
Dit l'un d'eux, enfermant dans sa brève formule
Le contraste le plus largement ridicule.
Le fait est qu'il n'est rien de pareil à Cayeux
(Cayeux vient de *cailloux*, et le démontre aux yeux
Comme aux pieds) ; il n'est pas en France de rivage
Plus nu, plus désolé, plus pauvre, plus sauvage,
Plus désespérément et lamentablement
Déshérité de tout ; — plus plat et plus dormant.
Comparée à Cayeux, la Crau pétrifiée
Est un jardin anglais ; — Maguelonne oubliée
Semble une nymphe assise en un mol abandon ;
— Le Croisic a les airs folâtres d'un Meudon.

Le proverbe dit vrai : l'on n'a pas vu grand'chose
Si l'on n'a vu Cayeux, idéal du morose.

Pour décoration, quelques pins gringalets.
— On s'y baigne pourtant, en dépit des galets ;
Et maint bourgeois venu d'Amiens ou d'Abbeville
Y joue à la *saison*. — O Fécamp ! ô Trouville !

Il faudrait être aussi naïf que Calino
Pour rêver d'y trouver l'ombre d'un casino.
Deux hôtels ; l'un se nomme *Hôtel du duc d'Aumale* (!)
L'autre... je ne sais plus. — Je vais boucler ma malle.



ENCORE CAYEUX



J'avais calomnié Cayeux, — cette humble cible.
Un jour a tout changé : Cayeux devient possible,
Cayeux devient riant, Cayeux devient vermeil...
Grâce à deux enchanteurs : la mer et le soleil !

La mer, la grande mer, si farouche et si belle,
Qui met ses ongles nus sur le sein de Cybèle
Pour la mieux opprimer d'un immense baiser !
La mer ! la mer qui sait caresser et briser !

Le soleil ! ce joyeux compère de féerie,
Ce Josse de l'azur, expert en pierrerie !

Le soleil et la mer, ménage sans pareil
Et couple rugissant ! La mer et le soleil !



IMPRESSION

—

Le flot montait. Au loin, l'Océan moutonnait ;
Au bord, sa grande voix monotone tonnait.
Les vagues, s'écroulant comme des avalanches,
Se ruaient sur la plage en folles nappes blanches
Et crachaient leur colère au sonore galet ;
Si bien que l'Océan terrible me semblait
— Aboyant à ce point d'en attraper un rhume —
Un énorme caniche aux frisures d'écume.



LE TRÉPORT



La mer pendant la nuit,
C'est de l'encre et du bruit.

C'est une bouche horrible
Ouvrant sur l'invisible.

Au loin naît un sanglot
Qui domine le flot,

Une plainte infinie
Comme dans l'agonie.

Ce sanglot prolongé
Vient-il d'un naufragé?

Non ; des Océanides
Ce sont les chants perfides.

Leur nombre va croissant :
Elles sont d'abord cent,

Puis deux cents, et puis mille,
Sur le gouffre mobile.

Se tenant par la main,
Sous le ciel inhumain,

Elles font une ronde
A demi-corps dans l'onde ;

Leurs cheveux déroulés
A des fleurs sont mêlés ;

Leurs froids visages pâles
Ont des lueurs d'opales ;

Et toutes, sans remord,
Elles chantent la mort.

Mais l'ombre s'en rit, l'ombre
Engloutira leur nombre !

La mer pendant la nuit,
C'est de l'encre et du bruit.







UN HOTEL DE BORDEAUX



..... Ce sont des punaises
Bien aises
De pouvoir d'un jeune étranger
Manger.
(Ch. Bataille.)

Quand vinrent les heures indues, —
Dodues,
Elles accoururent sur moi...
Émoi !

Dès que j'eus soufflé ma bougie, —
Rougie,
Elles prirent pour entrepôt
Ma peau.

Il en venait de la Douane, —
Que damne
Mon souvenir encor récent, —
Un cent !

Il en venait de Fondaudége ;
Cortége !
Et même de Saint-Éloi ;
Convoi !

Il en venait de l'Intendance,
En danse ;
Il en arrrivait de Tourny
Un nid.

Tu me les envoyais par tranche,
Croix-Blanche ;
Vous les lanciez par escadrons,
Chartrons !

Et toutes, sous ma courte-pointe
Mal jointe,

Dévoraient d'un commun accord
Mon corps.

Elles disaient dans leur sauvage
Langage :
« Qu'il est bon ! qu'il est succulent !
« Et blanc !

« Quoique tendre, son épiderme
« Est ferme ;
« Au marché l'on paîrait fort cher
« Sa chair ! »

Seul, insensible à cet éloge :
« Déloge !
« Insecte vomi par Satan,
« Va-t'en ! »

Sourdes, elles croissaient en nombre
Dans l'ombre.
Jusqu'au jour dura ce duel...
L'hôtel

Où j'ai fait ainsi fausse route
Ne coûte
Que vingt francs pour la nuit, — tous prix
Compris.





QUAND
ON FUT TOUJOURS VERTUEUX



C'EST un rêve que j'ai poursuivi vainement
D'apercevoir un jour ces fameux doigts de rose
De l'Aurore, appelant la rime : « Fraîche éclose, »
Alors qu'elle ouvre les volets du firmament.

Toujours quelque souper à mon désir s'oppose ;
Si ce n'est un souper, c'est tantôt autre chose ;
Et, depuis vingt-cinq ans, caprice combattu
(Le proverbe dit vrai qui dit : « ... et Dieu dispose ! »),
L'Aurore à mes rideaux a vainement battu
Pour voir à son lever assister ma vertu.





TRÉMOUSSETTE



Trémoussette est mignonne;
C'est là l'essentiel.
Je veux de sa personne
Essayer un pastel.

Trémoussette a cet âge
Que l'on avoue encor,
Signé par le visage,
Approuvé par le corps.

Trémoussette a des ondes
De cheveux éclatants.
D'où vient donc que les blondes
Font songer au printemps?

Trémoussette est rieuse,
Parce qu'elle a des dents ;
Et c'est une farceuse
A vous mettre dedans.

Trémoussette est gourmande ;
C'est son moindre défaut.
Souvent je me demande :
— Que fit-elle au temps chaud ?

Trémoussette est altière,
Comme le sont toujours
Ces filles de portière
En robe de velours.

Trémoussette est mauvaise
Et n'enferme en son sein,
Sous la dentelle anglaise,
Que le cœur d'un gamin.

Trémoussette était née
Pour un sort plus heureux.

Parfois sa destinée
Lui met des pleurs aux yeux.

— Bah! lui dit son Émile,
On peut être heureux sans
Avoir sur soi des mille,
Des mille avec des cent!





FUSION



Il est une heure où se rencontrent
Tous les grands vins dans un festin,
Heure fraternelle où se montrent
Le laffitte et le chambertin.

Plus de querelles à cette heure
Entre ces vaillants compagnons ;
Plus de discorde intérieure
Entre Gascons et Bourguignons.

On fait trêve à l'humeur rivale ;
On éteint l'esprit de parti.

L'appétit veut cet intervalle.
Cette heure est l'heure du rôti!

Comme aux réceptions royales
Que virent les deux Trianons,
Circulent à travers les salles
Ceux qui portent les plus beaux noms.

A des gentilshommes semblables
Et non moins armoriés qu'eux,
Les grands vins, aux airs agréables,
Échangent des saluts pompeux.

Ils ont dépouillé leurs astuces,
Tout en conservant leur cachet.
— Passez, monsieur de Lur-Saluces!
— Après vous, mon cher Montrachet!

Pomard, en souriant, regarde
Glisser le doux Branne-Mouton.
Nul ne dit à Latour : « Prends garde! »
Pas même le bouillant Corton.

Volney raconte ses ruines
Au digne Saint-Émilion,
Qui l'entretient de ses ravines
Et des grottes de Pétion.

Jamais les vieilles Tuileries,
Dans leurs soirs les plus radieux,
Ne virent sous leurs boiseries
Hôtes plus cérémonieux.

On cherche le feutre à panache
Sur le bouchon de celui-ci,
Et, sous la basque qui la cache,
L'épée en acier aminci.

Voici monsieur de Léoville
Qui s'avance en habit brodé,
Et qui, d'une façon civile,
Par Chablis se voit abordé.

Musigny, que d'orgueil on taxe,
Dit à Saint-Estèphe : « Pardieu !

« J'étais chez Maurice de Saxe
« Quand vous étiez chez Richelieu ! »

« — Moi, sans que personne s'en blesse,
« J'ai, dit monsieur de Sillery,
« Conquis mes lettres de noblesse
« Aux soupers de la Du Barrry ! »

Un autre, encore moins sévère :
« J'ai parfois déridé le front
« Du fameux proconsul Barrère... »
Aussitôt chacun l'interrompt.

Destournel se tait et se guinde,
Destournel, ami du flot bleu,
Qui voyagea deux fois dans l'Inde,
Coloré par un ciel de feu.

« Sans chercher si loin mon baptême,
« Prophète chez moi, dit Margaux,
« A la duchesse d'Angoulême
« J'ai fait les honneurs de Bordeaux. »

Le jeune et rougissant Montrose,
Ayant quitté pour un instant
Le bras de son tuteur Larose,
Jette un regard inquiétant,

Et cherche, vierge enfrissonnée,
Rouge comme un coquelicot,
Mademoiselle Romanée
Auprès de la veuve Clicquot.

Certaine d'être bien lotie,
Malgré son air un peu tremblant,
Dans un coin la Côte-Rôtie
Sourit à l'Ermitage blanc ;

Tandis qu'avec un doigt qui frappe,
Impatient de se montrer,
Le fougueux Château-Neuf-du-Pape
Demande si l'on peut entrer.

Meursault estime l'or moins jaune
Que Barsac ; — lorsque Richebourg

Recommence sur ceux de « *Beaune*
Et de Nuits » un vieux calembour.

Rauzan découvre mille charmes
Chez Mercurey, ce fin rougeaud.
J'entends le cri de : « Portez armes ! »
On acclame le Clos-Vougeot.

Il en est du temps des comètes,
Qui, dépouillés, usés, fanés,
Sont dans des fauteuils à roulettes
Respectueusement traînés.

Un tel, souffrant qu'on le décante,
Fat, dans sa fraise de cristal :
« Ah ! dit-il, plus d'une bacchante
« M'aima dans le Palais-Royal ! »

A ce rendez-vous pacifique
Aucun ne manque ; ils sont tous là.
O le spectacle magnifique !
O le resplendissant gala !

Et quel bel exemple nous donnent
Ces vins, dans leur rare fierté,
Qui s'acceptent, et se pardonnent
Leur triomphante égalité!





LE RUISSEAU



Entre deux rives de cresson
Le ruisseau disait sa chanson.

Il disait : — « La journée est claire ;
« Dans un lit bleu l'aurore a lui.
« Aux amoureux ce temps doit plaire ;
« On viendra me voir aujourd'hui.
« Le soleil glisse entre les branches ;
« Il semble un dieu naissant et beau,
« Qui pose sur mes pierres blanches
« Son pied faisant frissonner l'eau. »

Entre deux rives de cresson
Le ruisseau disait sa chanson.

Il disait : — « J'entends un bruit d'ailes ;
« Les oisillons désendormis
« Vont recommencer leurs querelles
« Et boire à mon flot, sans permis.
« Le merle, abdiquant sa superbe,
« Ici sautille à petits pas,
« Moqué par ces yeux bleus de l'herbe,
« Les gentils *ne m'oubliez pas.* »

Entre deux rives de cresson
Le ruisseau disait sa chanson.





LE MARDI GRAS EN FAMILLE

Pour la rendre plus belle et surtout plus complète,
Une invisible main s'est mise de la fête;
Voilà pourquoi les fleurs, les bonbons, les joujoux,
Ont ruisselé parmi les enfants aux yeux doux.
Vive le mardi gras! — Et ce fut un délire,
De jolis bras tendus vers les bébés en cire,
Les trompettes, les chars, les bateleurs mouvants;
Des stupeurs vis-à-vis des animaux savants.
Les exclamations allaient, entrecoupées,
Des pantins à ressort aux superbes poupées.
Or, entre maint jouet dont j'ignore le nom,
Étienne avait reçu, pour sa part, un canon, —
Tout petit, il est vrai, mais un canon, en somme.
Ce qu'ayant vu, passant par là, monsieur Prudhomme

Dit, avec cette voix d'un volume important
Qui paraît empruntée au perroquet content :
« Oui, c'est ainsi qu'il faut, en dépit des alarmes,
« Exercer nos enfants au noble jeu des armes! »
Il n'avait pas fini d'expectorer ces mots,
Que j'écartai du bras ma bande de marmots,
Et, dans un mouvement à comprendre facile,
Je jetai le jouet au nez de l'imbécile!





REFRAIN RAJEUNI



Robin a sur la tête
Un beau chapeau de fête;
C'est un vrai chérubin.
Maman, je veux Robin.

Robin a la figure
D'un agréable augure,
Un long nez à corbin;
Maman, je veux Robin.

Robin est fort d'épaules;
Je l'ai vu sous les saules,

Comme il sortait du bain.
Maman, je veux Robin.

Robin, au jeu de quilles
Est le premier des drilles,
Avant mon oncle Urbain.
Maman, je veux Robin.

Robin a des maîtresses
Qui lui font des caresses
De Luc à Saint-Aubin.
Maman, je veux Robin.

Robin sait des ballades
Pour guérir les malades
Bien mieux qu'un carabin.
Maman, je veux Robin.

Robin a pour marraine
La marquise du Frêne :
Il deviendra larbin.
Maman, je veux Robin.

Robin, dans son ménage,
Si j'en crois le village,
Ne sera pas lambin.
Maman, je veux Robin





LES MOIS
GASTRONOMIQUES



LES MOIS GASTRONOMIQUES

Rondeaux



JANVIER



Monsieur Roucher a fait les mois,
Qui passent pour un beau poème.
Il a décrit surtout les bois;
Je veux être moins villageois.
Moi, mes mois, francs de tels émois,
Diront à la truffe : « Je t'aime ! »
Je chanterai les petits pois...
Ce n'était pas votre système,
Monsieur Roucher !

En janvier, je dirai les rois,
La poularde, sauce suprême,
Et les vignobles champenois,
Semblables à des feux grégeois.
Excusez mon audace extrême,
Monsieur Roucher !



FÉVRIER



Les grands soupers ont commencé
Dans les grands faubourgs des vieux âges ;
Les grands carrosses ont versé
A grands flots les grands personnages,
Et les robes à grands ramages
Des Simiane et des Nocé.
Les grands valets ont annoncé
D'une voix pleine de tapage
Les grands soupers !

Quel vacarme à tous les étages !
Le grand escalier traversé
Voit circuler les grands potages.
Voici venir, — faisan dressé
Sous le lustre aux joyeux orages,
Les grands soupers !



MARS



Nous sommes en carême. En la salle à manger.
Du vieux château bâti sous un duc Bérenger,
La marquise reçoit le prieur de Solesme :
C'est un savant ami qu'on veut fêter quand même,
Et malgré la saison... Il court quelque danger.
Non, Yvonne en ce jour saura tout arranger.
Elle a servi déjà la barbue à la crème,
Le salmis de sarcelle, — un mets qui fait songer...
Nous sommes en carême !

Puis l'esturgeon rôti, triomphal stratagème!
« — L'abbé, voilà du vin qui vient de mon baptême.
« — Marquis, dit le prieur, il faut me ménager.
« — Bon! bon! au whist ce soir vous serez quatrième;
« Demeurez au château; pourquoi vous déranger?
« Nous sommes en carême! »



AVRIL



L'AVRIL mignon chanté par les poètes,
Le doux avril favorable aux amants,
N'est pas moins cher aux précieux gourmands
Qui ne sauraient se payer de sornettes.
Tout emperlés de blanches gouttelettes,
Les prés fleuris ont des trésors charmants.
Avril se joue en d'opulentes fêtes :
Il met l'asperge auprès des violettes.
L'avril mignon !

Laissons Ronsard, grand conteur de fleurettes,
Avec sa mie échanger des serments.
Nous, ayons l'œil vers les fourneaux fumants :
L'agneau fournit d'exquises côtelettes.
Saluons tous, du bruit de nos fourchettes,
L'avril mignon.



MAI

—

LLONS au vert ; les temps sont favorables.
De grand matin, sous le ciel frémissant,
Dans les sentiers couverts, impénétrables,
Qu'ont parfumés les fraises en naissant,
Menons l'idylle au sourire décent.
Mais quoi ! l'idylle a le teint jaunissant :
Elle demande aux vaches secourables
Le lait fameux, le lait adoucissant.
Allons au vert.

Buvons le lait, couchons dans les étables ;
Refaisons-nous un estomac puissant,
Pour que l'hiver nous retrouve à ses tables,
Régénérés, convives indomptables,
La lèvre humide et l'œil resplendissant.
Allons au vert !



JUIN



COUCHÉ dans l'herbe aux genoux de Florise,
Sa belle main au-dessus de mes yeux
A suspendu la cerise aux doux feux,
Dix fois offerte, autant de fois reprise.
« Mangez, monsieur ! » Oh ! la folle entreprise !
Est-ce l'amour ou le ciel qui me grise ?
Je vois sa bouche, et je vois la cerise,
Et mon désir les confond toutes deux,
Couché dans l'herbe.

Montmorency! Reconnais-tu tes jeux,
Et les propos emportés dans ta brise,
Alors que juin fait les jours orageux?
Ah! ces instants, qu'ils sont délicieux!
Mais qu'ils sont courts! C'est ce qui me défrise,
Couché dans l'herbe.

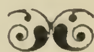


JUILLET




HÉ ! ohé ! Ceux de l'équipe
Vont amarrer au Bas-Meudon !
La friture au joyeux fredon
Appelle Clémence et Philippe,
Rose et Paul, et maint autre type
De l'escadre de Cupidon.
On débarque... Henri s'émancipe,
Mais obtient vite son pardon.
Ohé ! ohé !

Versez le Suresne-Aganippe!
C'est l'heure d'un tendre abandon.
Marcel, pinçant un rigaudon,
Dit à Jean, qui fume sa pipe :
« La matelotte est un principe. »
Ohé! ohé!



AOUT



Sautez, bouchons ! La noble compagnie
D'un site ombreux a fait élection.
C'est le moment de la collation.
La mousse est tendre, et la table est garnie :
Un fort pâté qui semble un bastion ;
Un cantaloup, — c'est un trait de génie ! —
De fruits exquis une collection ;
Et le clicquot comme pyrotechnie.
Sautez, bouchons !

A cet aspect, rouge d'émotion,
Monsieur Bébé bat des mains et s'écrie !
Le ciel est bleu d'une lumière unie ;
En haut, en bas, tout est grâce, harmonie.
Au mois d'août telle est la grande vie.
Sautez, bouchons !



SEPTEMBRE



Messieurs, à la maison du garde
Où le bois vient se terminer,
Croyez-moi, nous irons dîner !
Le drôle sait bien cuisiner ;
Sa femme est assez égrillarde :
Ses yeux ont l'art d'assaisonner,
Mieux que muscade et que moutarde,
Le gibier que pour nous il larde,
Messieurs !

Le soir, pour nous en retourner,
Sous la lune qui nous regarde,
Nous aurons la chanson gaillarde
Et la trompe, que font sonner
Les vaillants de notre avant-garde,
Messieurs !



OCTOBRE



SALUT au vin qui vient de naître,
Étincelant, en plein coteau!
Avant qu'il aille au noir tonneau,
Sur les yeux de Claudine un traître
Presse en riant le jus nouveau.
« Il est bon! » dit le friponneau.
Qui que tu sois, voici ton maître,
Mieux que l'amour, autant peut-être.
Salut au vin!

Au carrefour, un écriteau
Montre ces mots : « Grand bal champêtre !
« Ce soir, dans la cour du château. »
Plus d'un, la folie au cerveau,
Tombera, ronflant sous le hêtre...
Salut au vin !



NOVEMBRE




OUT est prétexte à dresser grand couvert;
Demandez donc plutôt à saint Hubert,
Pieux chasseur, célèbre même à Rome.
Il vous dira comme on le fête, et comme
On boit à lui lorsque vient le dessert!
Qui dit chasseur dit aussi gastronome.
Trompes! flambeaux! aboiements! majordome!
C'est la curée, — un féroce concert!
Tout est prétexte!

Pleure, ô Diane ! ô front d'ombre couvert !
Il est tombé le beau cerf qu'on renomme,
D'un noble sang tachant le gazon vert,
Tournant vers toi son grand œil entr'ouvert...
Meurtre hideux, plaisir de gentilhomme !

Tout est prétexte !



DÉCEMBRE



Réveillon, va-t-en réveiller
(Minuit ébranlant les aiguilles)
Les enfants, les femmes, les filles,
Même les vieillards à béquilles !
Arrache-les à l'oreiller,
Et dans l'église aux noires grilles
Fais tous les fronts s'agenouiller.
Étoile de Noël, tu brilles !
Réveillon !

Après, viendra le tour des drilles,
Saluant à s'égosiller
La dinde énorme des familles.
Aux éclairs joyeux du foyer,
Tu pétilles et tu babilles,
Réveillon !





A UN AMI

Ami, vous avez bien raison
De dire que je me gaspille,
Et que d'une folle saison
Mon œuvre porte l'estampille.

Mon œuvre ! — Avec un sérieux
Feint par vos lèvres amincies,
Vous donnez ce nom glorieux
A mon tas de feuilles noircies.

Vous vous étiez surpris rêvant
Pour moi l'ambition plus haute,
Et vous vous irritez souvent
De me retrouver à mi-côte.

Et d'abord, est-il bien certain
Que j'étais un homme de cime,
Fait pour errer dans le lointain
Et travailler dans le sublime?

Aux plus vaillants le grand essor!
Je ne suis qu'un oiseau des haies.
C'est déjà quelque chose encor
De siffloter des chansons gaies.





TABLE





Paris. — Imprimerie de E. Donnaud, rue Cassette, 1.